Romans de M. Mortonval.

MAURICE PIERRET.

ÉPISODE DE 1793.

TOME III.

Seconde Edition.

PARIS,
EUGENE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.
M DCCC XXX.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mauricepierret03gues

MAURICE PIERRET.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD
RUE DE LA HARPE, N° 78.

MAURICE

PIERRET,

ÉPISODE DE **1793.**

PAR M. MORTONVAL.

Tome troisième.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MAURICE PIERRET.

CHAPITRE XXII.

Maurice avocat. — Il gagne sa première cause. — Grande colère du petit Gartinet.

Que d'idées nouvelles, que de sensations inconnues, venaient à la fois, d'assaillir l'esprit et de pénétrer le cœur d'Adrienne! Quelques mots, dont la secrète magie dépassait en force mystérieuse tous les enchantements de la Fable, avaient opéré dans son être moral, une métamorphose qui tenait du prodige. Le nuage à travers lequel la nature attristée lui apparaissait si sombre

auparavant, découvrait autour d'elle, en se dissipant, une foule d'objets riants et gracieux; son sein se dilatait à leur aspect, dont le charme l'enivrait de joie.

Pour la première fois, Adrienne tressaillit du bonheur d'être jeune ; et ce long avenir, qui l'épouvantait autrefois comme la menace d'un intolérable fardeau, et la décourageait de vivre, maintenant il offrait à ses regards surpris, une carrière brillante, animée, où elle brûlait de s'élancer.

On pouvait donc s'accoutumer à sa laideur! bien plus, l'ensemble de ses traits déchirés n'avait rien de repoussant, même au premier coup d'œil!... Il ne lui semblait plus impossible qu'elle fût aimée!... Un époux chéri, protecteur de sa vie, les délices de la maternité, une famille, le bonheur domestique, doux rêves si souvent repoussés, et dont le retour obstiné fatiguait la patience et les efforts douloureux d'Adrienne, avec quel sourire cares-

sant ne fûtes-vous pas accueillis cette fois !

L'image de Maurice, de l'enchanteur Maurice, auteur de tout ce bien, devait naturellement se mêler à tant de vives émotions que ses paroles avaient fait naître. Aussi les promenades que l'aimable veuve continua de faire avec lui, devinrent-elles une source de plaisirs plus ravissants chaque jour. Elle s'était empressée de réaliser le projet qui souriait tant au jeune homme : à l'exemple de madame Renaudot, dont il ne se lassait pas de célébrer les vertus, elle visitait aussi les indigents sous le chaume, et leur portait des secours. Les larmes d'attendrissement de Maurice, en la louant d'avoir un si bon cœur, étaient le prix le plus doux qu'elle pût recueillir de ces bonnes actions.

De son côté, il avait rempli les conditions de leur petit traité, en redoublant d'ardeur pour s'élever à la profession d'avocat, afin de consacrer ses talents à la défense des infortunés. A cette époque où

l'empire de Thémis n'était pas moins bouleversé que le monde politique, les anciennes formes et la hiérarchie de l'ordre judiciaire, restaient encore submergées dans le chaos de la révolution en travail; les écoles de droit, élèves et docteurs, tout avait disparu, avec les thèses, les degrés, les licences; le barreau appartenait à-peu-près au premier occupant; chacun, sous le nom d'avoué, pouvait cumuler les fonctions de procureur et d'avocat.

A ce double titre, Cartinet se trouvait à la tête d'une immense clientelle; et les talents précoces de Maurice, lui prêtaient déjà un utile secours; aussi s'appliqua-t-il à former son disciple à l'art des Patru et des Gerbier; et dès qu'il le vit en état de plaider, un beau matin, avec l'agrément des juges bien disposés en sa faveur, il l'installa dans la tribune aux harangues.

Le succès surpassa de beaucoup l'espérance du maître et de l'élève. Adrienne tremblante, assistait à ce début de Mau-

rice; elle jouit avec ivresse de son triomphe qui fut complet. Mais rien ne pourrait donner une juste idée de l'enthousiasme et des transports de Cartinet; de retour à la maison, il embrassa de nouveau son filleul, et le comblant de caresses et d'éloges, il lui prédit les plus hautes destinées dans la carrière honorable où ses premiers pas étaient marqués par une si brillante victoire.

Maurice venait en effet de remporter un avantage signalé, en gagnant la cause de Thomas Nattier, pauvre fermier, depuis long-temps opprimé par un riche propriétaire, nommé M. de la Jaunais, homme violent, emporté, la terreur du canton d'Ault. On l'y redoutait à tel point, que, dans un procès antérieur, les témoins du fermier n'avaient pas osé venir à la ville déposer en sa faveur, tant ils étaient intimidés par les menaces de son terrible adversaire; plusieurs même s'étaient parjurés pour servir ce pervers, dans l'espoir de dé-

tourner de leurs familles les traits de sa vengeance. Car on le disait le chef invisible d'une bande de chauffeurs et d'incendiaires qui, depuis quelque temps, exerçaient de grands ravages dans la province.

Aussi, sous divers prétextes, les meilleurs avocats d'Abbeville avaient-ils refusé de défendre les intérêts de Thomas Nattier; mais Maurice, qu'Adrienne avait conduit un jour à la ferme délabrée de cet honnête père de famille, n'hésita pas à se charger de sa cause, uniquement parce qu'il était pauvre et persécuté.

Cartinet s'extasiait encore sur le courage et les talents de Maurice, quand Nattier se présenta, entouré de ses enfants, pour apporter à son jeune défenseur le tribut de ses actions de grâces. Le villageois, non sans un peu d'embarras, balbutia quelques mots de reconnaissance et d'excuses sur sa pauvreté, en même temps que sa fille aînée, très jolie personne de dix-huit ans, offrait

à Maurice une petite bourse : — Non, non, s'écria-t-il avec force, j'estime trop l'état que j'ai embrassé, et auquel ce premier succès me détermine à vouer ma vie entière; j'en rougirais, au contraire, si jamais l'idée d'un salaire devait avilir à mes yeux de si nobles fonctions. Gardez cet or, Madeleine; qu'il serve à vous doter...

— Et joignez-y cela, ajouta vivement Adrienne en lui donnant son portefeuille. Prenez, mon enfant, employez cette somme aux besoins de vos petites sœurs et de vos frères, qu'il faut vêtir plus chaudement; n'ayez plus d'inquiétudes pour votre vieille mère infirme; je me charge de son sort. J'irai la voir demain.

— Charmante, excellente femme! s'écria Maurice en couvrant sa main de baisers; je vous admire, et vous seriez la première de votre sexe, si madame Renaudot...

— Au diable! interrompit Cartinet en frappant du pied avec impatience.

— Ah ! dit Madeleine en pleurant de joie, qu'on a bien raison de répéter dans nos cantons, qu'il n'y a pas de meilleur ménage dix lieues à la ronde, que vous, monsieur et madame Pierret ; et que personne ne saurait dire lequel vaut mieux du mari ou de la femme. Allez, vous êtes deux anges sur terre....

— Ce sont deux imbéciles, interrompit Cartinet furieux ; et toi, Madeleine, tu n'es qu'une sotte. Allons, continua-t-il en s'adressant du même ton au fermier, ton affaire est jugée, Thomas Nattier, hors de cour ; tourne-moi les talons, avec toute ta marmaille, et remercie le ciel de t'avoir adressé aux juges les plus ineptes devant lesquels un avocat ait jamais braillé des mots vides de sens. Le tien se rend justice en refusant son salaire, car il n'a rien dit qui vaille, et le dernier saute-ruisseau de la Basoche aurait plaidé moins bêtement que lui.

Cartinet venait de pousser dehors le fermier et ses enfants; il referma la porte sur eux avec violence : — Oui Maurice, reprit-il en revenant à lui ; oui, j'ai honte à présent de t'avoir jugé si favorablement. Tu n'es et tu ne seras jamais qu'un pauvre esprit sans justesse et sans solidité. Suis-je donc à ton avis un être si avili, parce que je reçois le prix des fatigues dans lesquelles je consume mes jours et mes nuits, pour nourrir ma famille, soutenir décemment ma maison, et préparer un loisir honorable à mes derniers jours, quand j'aurai établi ma fille? Tant d'autres braves gens dont la vie entière n'est occupée que du soin de défendre les opprimés, de les arracher à la misère, à l'ignominie, à l'échafaud, ne sont-ils plus à tes yeux que des mercenaires dignes du mépris public, à cause du morceau de pain qu'il reçoivent en échange de leurs utiles travaux?....

Voilà pourtant les idées fausses auxquelles

vous applaudissez, madame de Vaufrêne ! voilà les extravagances que vous encouragez, et où vous entraîne comme lui, votre ridicule manie de faire du sentiment et du pathétique à tous propos, et sur-tout : je conclus comme j'ai commencé, vous êtes deux imbéciles.

— En voilà beaucoup trop, mon parrain, répliqua Maurice à qui le sang commençait à monter aussi à la tête. Votre colère en cette occasion est déraisonnable autant que ridicule. Vous m'injuriez, vous insultez madame....

— Arrêtez, Maurice, dit Adrienne en lui serrant amicalement la main ; au nom de l'amitié que vous avez pour moi, respectez jusque dans ses écarts, le meilleur des hommes, votre second père....

— Eh ! bien, madame, repartit Maurice en se maîtrisant avec effort, à cause de vous, je veux bien convenir que l'expression dont je me suis servi, peut paraître

blâmable dans le sens trop général que mon parrain lui prête, pour me quereller sans raison. Je ne parlais que de moi; et j'ai voulu dire seulement que, destiné à une fortune, médiocre à la vérité, mais encore au-dessus de mes vœux, mon dessein est d'exercer la profession d'avocat gratuitement, et pour le seul bonheur d'être utile aux indigents.

— Autre sottise, reprit l'incorrigible Cartinet. Cette fortune, dont tu te targues, est encore fort incertaine; mais lors même que, grâces à mes soins, qui certes ne seront pas gratuits, elle serait arrachée aux mains qui la retiennent avec tant d'opiniatreté, rien ne doit t'en échoir avant la mort de ta mère; et je me flatte qu'elle vivra long-temps, très long-temps. Ainsi donc, cessant de rougir, comme un insensé, de ce dont s'enorgueillissent avec raison les hommes les plus recommandables, songe à la nécessité de vivre du fruit de ton tra-

vail; apprends de moi qu'il est plus beau, plus honnête de te créer une existence indépendante, par l'exercice salarié de tes talents, que de rester à la charge de ta mère, en accablant sa vieillesse de soucis et de privations. A moins pourtant que tu ne fasses ton compte de te repaître uniquement de beaux sentiments, et de la fumée de ton fol amour pour madame Renaudot....

—Pour madame Renaudot! dit Adrienne avec un mouvement de surprise.

—Eh! oui, madame, eh! oui, reprit Cartinet en redoublant de violence; il faut être aveugle comme vous l'êtes, et aussi dévotement étrangère aux affaires de ce monde, pour ne pas apercevoir ce qui frappe tous les yeux; oui, Maurice, l'honnête Maurice nourrit avec complaisance dans son ame, la passion la plus..... la plus criminelle, il faut trancher le mot. Une femme mariée, méprisable, est l'idole impure à laquelle son cœur sacrifie en se-

cret. Morbleu! madame, si vous pouviez en douter encore, il suffirait, pour vous convaincre, de voir la confusion du coupable et la rougeur de son front... Ah! Maurice, Maurice, était-ce donc là le prix que tu réservais à ma tendresse paternelle! Et moi, qui me berçais de l'idée que tu aspirais à former un lien, objet des vœux de ta bonne mère, et ma plus chère espérance; un lien qui devait te combler d'un bonheur aussi doux que pur.... Mais tu n'en étais pas digne; non, Rose a lu dans ton cœur; c'est elle qui m'a ouvert les yeux. Je ne puis plus blâmer son éloignement pour toi; il est fondé sur une fierté louable, que je partage... Eh bien! que tout soit fini, rompu entre nous; n'en parlons plus jamais..... non, dussé-je en mourir de chagrin.

L'attendrissement commençait à succéder à la fougueuse colère du petit homme; honteux de cette faiblesse, et afin d'en dé-

rober la vue à Maurice, il prit le bras d'Adrienne, et sortant avec elle :

— Allons, madame, lui dit-il, laissons là ce mauvais sujet, cet ingrat pour lequel je n'ai plus la moindre affection; dont je ne veux même plus m'occuper du tout. Venez, j'ai à vous entretenir d'affaires qui vous sont personnelles et qui vous intéresseront, ainsi que moi, bien davantage.

Cartinet la conduisit dans son cabinet, dont il ferma la porte à double tour : — Il faut que je vous parle, ma chère Adrienne, reprit-il en la faisant asseoir à côté de lui. J'ai mille choses à vous confier, et j'attends de vous un grand service..... Je ne sais par où commencer, tant je suis agité.... Mais est-il donc possible que vous ne vous soyez jamais douté de l'amour de cet extravagant pour madame Renaudot?

— Hélas! non, répondit-elle d'une voix tremblante, tant elle était émue de l'énorme faute de son ami Maurice.

— Eh bien! ni moi non plus, répliqua-t-il; mais pourquoi s'en étonner? je suis vieux, ces sottises-là sont déjà si loin de moi! quant à vous, ma bonne madame de Vaufrène, vous à qui la nature, par une juste compensation, a donné l'impassibilité et la froide raison de l'âge mur, en vous refusant les frivoles agréments du printemps de la vie, vous êtes, d'une autre manière que moi, également en dehors des folies et des agitations de la jeunesse, toutes choses qui ne nous regardent pas plus l'un que l'autre. Nous avons donc pu nous tromper tous les deux, aux sentiments de Maurice, vous par trop peu, moi, par trop d'expérience.

Il n'en est pas ainsi de Rose, madame; jeune et jolie, elle est douée d'un sens de plus que nous : je veux parler de cette perception vive, délicate, inquiète, qui veille sans cesse chez les femmes, sur les intérêts de leur beauté ; et la délicatesse

de ces dames, à cet égard, va jusqu'à s'offenser des éloges accordés devant elles à une autre. C'est le *Judicium Paridis, spretæque injuria formæ*, madame, affront qui demeura si profondément gravé dans le cœur de Junon. Les extases perpétuelles de Maurice en parlant de la Renaudot, ont donc naturellement dû exciter le courroux de Rose, et lui inspirer des idées qui l'ont conduite à la découverte de la vérité. Oui, l'enivrement de Maurice est trop réel. Ma fille m'en a fait remarquer les symptômes; il ne m'est plus possible de douter qu'il ne soit possédé d'une passion délirante dont je redoute les suites. Dans cette extrémité, ma chère madame de Vaufrêne, c'est à vous que j'ai recours, c'est vous que j'implore.

— Moi, monsieur! répondit-elle d'un ton sec; eh! que puis-je à cela, je vous prie ?...

— Vous pouvez tout, madame, repartit Cartinet; tout pour ramener la paix dans

ma famille et me rendre au bonheur. Maurice montre la plus grande déférence pour vos avis; il vous respecte comme une mère. Tout à l'heure encore, vous avez réprimé d'un seul mot, le violent transport auquel il commençait à s'abandonner. Il n'est donc pas douteux que vous ne parveniez, si vous le voulez bien, à déraciner de son cœur, cette malheureuse passion qui me désole; et afin de vous faire comprendre à quel point elle peut être funeste à ses plus chers intérêts comme aux miens, je vais vous instruire de quelques particularités, au sujet de sa famille paternelle, et que sa mère et moi, nous avons jugé convenable de ne pas lui apprendre encore. Vous, madame de Vaufrêne, qui avez passé votre enfance au château de Ponteuil, vous devez avoir entendu parler de messieurs d'Aurigny, alliés à la famille de madame de Quercy, et grands amis du comte?

— Oui, dit négligemment Adrienne, je

me souviens fort bien d'y avoir vu ces messieurs, que la comtesse traitait avec beaucoup de distinction, comme des gens honorables et très bien nés. Mais quel rapport?....

— A l'égard de ces qualités, qu'il vous plaît d'attribuer aux d'Aurigny, interrompit Cartinet avec humeur, c'est ce que nous aurons à débattre dans un autre moment; et, quant à la question que je vous adressais, son rapport avec le sujet de notre entretien ne saurait être plus direct, puisqu'il s'agit de Maurice, et que ces gens très honorables et fort bien nés, ne lui sont rien moins que ses oncles paternels.

— Quoi! s'écria madame de Vaufrêne, le marquis d'Aurigny, le chevalier, l'abbé?...

— Pierrets, madame, archi-Pierrets, tout ce qu'il y a de plus Pierret au monde. Le marquis, le chevalier, l'abbé, étaient fils de Charles Pierret, armateur de Saint-Malo, et frères de Baptiste Pierret, l'époux

de Marie-Roques. Ce n'est pas son étroite parenté avec ces personnages, que Maurice ignore; mais, bien loin d'en tirer vanité, il sait que, fait marquis grâce à ses écus, le vieux écumeur de mer a déshérité Baptiste à cause de son mariage avec la fille du fermier Jacques Roques. Le violent ressentiment que le père du jeune homme a conçu de cette iniquité, vit encore avec la même ardeur dans le cœur du fils, qui maudit la mémoire de Charles Pierret et méprise son caractère et sa ridicule vanité.

Quant à ses oncles, madame Renaudot, très liée autrefois avec eux, lui en a fait des portraits fantastiques, à l'aide desquels elle est parvenue à lui inspirer pour ces parents dénaturés, des sentiments de respect et d'affection....

— Je ne vois pas que ce soit un mal, interrompit Adrienne.

— Le mal, vous allez le voir tout à l'heure, madame, répondit Cartinet im-

patienté, si vous voulez bien me permettre de parler. A l'époque de ses malheurs, en 1789, Baptiste Pierret plaidait au parlement de Rouen contre ses frères, pour faire casser le testament du corsaire, leur père commun : acte vicié par mille défauts de formes. Les événements publics, autant que la fuite de Baptiste en Belgique, ont arrêté la marche de cette affaire. A ma sortie de prison, je n'ai pu m'occuper de celle-là, tant je me trouvais surchargé de travaux plus pressés ; mais lorsqu'enfin j'eus le loisir d'en écrire à Marie Roques, elle me répondit que son fils s'était lié à cet égard envers madame Renaudot par un serment sacré, auquel il attachait la plus grande importance, et qu'il se montrait irrévocablement résolu à ne jamais inquiéter ses oncles au sujet de l'acte testamentaire de l'armateur.

Cette objection me parut, comme elle vous paraît sans doute, extrêmement futile, et ridicule à l'excès. Marie Roques ajoutait que

d'ailleurs les d'Aurigny étaient ruinés de fond en comble par la révolution. Autre billevesée ; je savais le contraire. Aussi, nonobstant clameur de haro, m'empressai-je de me mettre en relation avec l'avocat chargé de suivre à Rouen cette intéressante procédure. J'appris ainsi que rien n'avait périclité par l'effet du temps écoulé, non plus qu'à cause de l'absence de Baptiste Pierret, attendu que le respectable avocat a fait, de ses deniers, tous les frais nécessaires pour maintenir son client dans ses droits, au moyen d'actes conservatoires.

Je résolus alors d'aller conférer de l'affaire avec cet habile jurisconsulte ; et ma dernière absence a eu pour but ce voyage utile, au retour duquel je suis allé passer quelques jours à Noyelles.

Or, madame, continua le verbeux Cartinet, des faits vérifiés par moi-même avec soin à Rouen, il résulte que la fortune de la famille a subi, à la vérité, de notables

diminutions, que même elle est dénaturée en partie, car presque tous les biens ont été vendus ou échangés; mais enfin il reste encore en immeubles plus de huit cent mille francs, que possède seul l'aîné des Pierret, celui qui, après la mort de l'armateur, avait pris comme lui, le titre de marquis. Veuf et sans enfants, il habite Caen, où on le considère beaucoup : on assure que c'est à juste titre. Je le veux bien, sans toutefois en croire un mot.

Des deux autres oncles de Maurice, celui qu'on nommait le chevalier, est mort émigré; c'était le moins mauvais des trois, fort bien disposé en faveur de Baptiste qu'il aimait tendrement. Mais le dernier frère, l'abbé, est bien le plus méchant drôle....

— Ne parlez pas ainsi, je vous en conure, mon cher M. Cartinet, interrompit Adrienne; pourquoi cette injuste prévention contre tout ce qui tient à l'église? Rien ne me blesse plus au monde, que les ou-

trages dont on abreuve aujourd'hui des hommes vénérables que le malheur, du moins, devrait rendre sacrés à ceux qui méconnaissent la sainteté de leur caractère.

— Laissons de côté la question générale, ma chère madame de Vaufrêne; en vérité j'aurais trop beau jeu contre vous, s'il s'agissait de réfuter votre opinion sur ces gens-là. Ne parlons que de l'abbé d'Aurigny; il faisait, si vous voulez, exception à la règle, et c'était un monstre unique dans son espèce; je vous accorderai même que tous les autres abbés du monde étaient autant de petits saints; et j'ignore, à vous parler vrai, si celui-là reçut jamais les ordres sacrés; je sais seulement qu'il jouissait de très gros bénéfices dont il faisait le plus indigne usage. Sa conduite a été scandaleuse à tel point, que la famille des soi-disant d'Aurigny, s'est vue contrainte à le faire passer en Angleterre, il y a vingt ans à peu près à la suite de l'ambassadeur, pa-

rent de M. de Quercy. Sans le prompt dé= part de monsieur l'abbé déguisé en valet de pied, rien ne l'aurait pu sauver, à cette époque, d'un châtiment ignominieux, au beau milieu de la place publique.

Pour vous donner une idée de la sainte vie du vénérable bénéficiaire, il suffira de vous dire que, d'après des comptes produits en justice, et dont j'ai eu communication, son frère aîné a payé pour lui, en diffé= rentes fois, plus de quatre cent mille francs de dettes. Outre la passion du jeu, poussée jusqu'à la frénésie, le misérable avait aussi celle des filles de théâtre; il a entretenu long-temps avec effronterie, à Paris d'a= bord, puis en Angleterre, lieu de son exil, une fille de l'opéra. C'est ce dernier scandale qui le fit chasser de la maison de l'ambassadeur où il était attaché au service de la chapelle catholique de la légation française.

Tous les malheurs de Baptiste Pierret

sont venus de la haine que lui portait ce drôle, je répète le mot; car malgré ses désordres, ou peut-être à cause de sa perversité naturelle, il fut toujours l'objet de la prédilection de son vieux corsaire de père, dont il savait caresser la vanité. C'est lui qui, de près comme de loin, l'animait contre un fils de qui le mariage avec une paysanne, disait-il, déshonorait leur maison, et souillait d'une tache impure l'écusson des d'Aurigny. En même temps qu'il irritait l'orgueil de monsieur le marquis, le sycophante aiguillonnait l'avarice de ses frères, à qui l'exclusion de Baptiste promettait une part plus riche dans la succession paternelle.

C'est encore l'abbé qui, au commencement de la révolution, compliqua ce débat de famille de toutes les fureurs des querelles de parti; et qui, à l'aide de ce coquin de Lajaunais, l'adversaire que Maurice vient de combattre avec une si brillante élo-

quence, souleva tant de haine ici, dans le temps, contre Baptiste Pierret. Tous deux, à force de calomnies, avaient réussi à donner aux yeux des habitants d'Abbeville, à ses opinions politiques, qui pourtant étaient d'une modération remarquable, une fausse couleur de démagogie enragée, avide de sang et de carnage.

Enfin, madame, tel que je viens de vous le peindre, en adoucissant beaucoup les couleurs de son odieux portrait, cet abbé d'Aurigny est l'adversaire que j'ai maintenant à vaincre pour faire triompher Maurice, car le frère aîné, homme de bien du reste à ce qu'on prétend, est entièrement subjugué par l'abbé, qu'il déteste et redoute également; et il n'ose rien faire sans le consulter.

Je vous ai dit qu'en revenant de Rouen, je me suis rendu à Noyelles. Là j'ai décidé Marie Roques à convoquer une assemblée de famille à l'effet de donner un tuteur à

Maurice, au nom duquel l'avocat doit maintenant agir. Elle a donc écrit, sous ma dictée, aux deux oncles de son fils, en les engageant à faire partie de cette réunion. Un avoué de Caen, ville où ils se trouvaient alors l'un et l'autre, a dernièrement fait, de leur part, une réponse dure et négative à cette lettre. En conséquence l'assemblée a eu lieu sans eux; et la famille paternelle y étant représentée par des amis respectables de feu Baptiste Pierret, c'est moi qui ai été nommé, tout d'une voix, tuteur de mon filleul.

A ce titre, je me suis empressé d'adresser une seconde missive à messieurs de Nanteuil, afin de les prévenir de mon dessein de recommencer les hostilités au nom du mineur Maurice, à moins qu'ils ne se décidassent promptement à s'exécuter de bonne grâce en reconnaissant ses droits. Ils n'ont pas daigné me répondre; mais j'ai su qu'immédiatement après la réception de

ma lettre, il y a eu à l'hôtel d'Aurigny à Caen, un grand conseil de gens d'affaires, à la suite duquel l'abbé est parti en toute hâte pour Paris.

L'ami qui me donne avis de ces particularités, m'informe en même temps d'un incident dont je m'inquiète à bon droit : à peine arrivé dans la capitale, l'abbé d'Aurigny est allé voir madame Renaudot, son ancienne amie, et l'on assure qu'il se dispose à venir ici, avec elle, très incessamment. L'abbé joint à un grand fonds de perversité, des talents remarquables pour l'intrigue ; il est à craindre que ce renouvellement d'amitié entre deux êtres si parfaitement sympathiques, et ce voyage surtout, ne soient les indices de quelques machinations dont Maurice est le but...

—Vous le croyez, monsieur ! dit Adrienne alarmée ; mais il me semble que madame Renaudot n'a aucune raison de haïr Maurice qu'elle a comblé de biens, ainsi que sa

mère. Pourquoi supposez-vous que maintenant elle se prêterait à servir contre lui les mauvais desseins de monsieur l'abbé de Nanteuil ? et d'ailleurs comment l'un et l'autre pourraient-ils lui nuire?

— Le détail des moyens que l'abbé peut employer pour perdre un ennemi, nous mènerait trop loin en ce moment, ma chère madame de Vaufrêne, répondit Cartinet d'un air soucieux. Et d'ailleurs, votre préoccupation en faveur des gens de votre parti, où vous vous obstinez à ne voir que des victimes, nous engagerait dans une discussion que je veux éviter, car elle m'échaufferait la bile. Vous me dites que madame Renaudot n'a aucune raison de haïr mon filleul ; à cela je réplique qu'elle croit du moins en avoir une. Vous rappelez-vous le jour où son vieux sot de mari s'obstinait à retenir Maurice prisonnier, à l'instigation de Pauline qui l'accusait du meurtre de Verdier? Eh bien ! vous ne pouvez avoir

oublié que, révolté de cette injustice, je déclarai alors une guerre à outrance à Renaudot, que je le menaçai de le poursuivre au nom des créanciers de son associé de la salpêtrerie, de l'exproprier, de le chasser de sa maison?....

— Oui, monsieur, dit Adrienne, oui je me souviens que la colère vous dicta ces paroles cruelles, mais puisque vos menaces n'ont pas été réalisées....

— C'est qu'au contraire, elles l'ont toutes été à la lettre, repartit Cartinet. Je n'en ai rien dit à Maurice, parce que, ne soupçonnant pas encore son amour pour madame Renaudot, je m'étais imposé la loi de ne pas le blesser dans ses sentiments de reconnaissance pour cette famille à laquelle je conviens qu'il est fort redevable; mais la vérité est que j'ai suivi l'affaire avec toute l'énergie dont je suis capable; et que le résultat en a été la déconfiture entière du présomptueux et vil Renaudot. Je ne me la

reproche pas, j'agissais dans l'intérêt de mes clients. Cependant, je vous l'avouerai, à chaque coup mortel que je portais à mon adversaire, je me suis donné la satisfaction de lui témoigner le vif, le très vif plaisir que j'éprouvais à venger de la sorte l'injure de mon cher filleul.

— Cela n'est pas bien, monsieur Cartinet, observa la douce Adrienne.

— Bien ou mal, reprit-il d'un ton fâché, c'est là mon humeur, et je suis trop vieux pour m'en corriger. Il ne s'ensuit pas moins de là, que Maurice est nécessairement de moitié dans les malédictions des Renaudot contre moi. Du reste, tandis que je travaillais si consciensement ici à la ruine de Monsieur, Madame s'évertuait de son côté, à Paris, pour achever de l'abymer. Les folles dépenses qu'elle y a faites, avaient déjà contraint l'imbécile commandant à contracter envers des capitalistes parisiens, des dettes énormes hypothéquées sur le do-

maine de Noyelles ; en sorte qu'il a fallu le vendre pour satisfaire à la fois ces créanciers et ceux que je représentais. Voilà donc nos gens tout-à-fait culbutés.

Dans cette situation désespérée, vous pouvez juger, ma chère Adrienne, si madame Renaudot ne rapporte ici que des dispositions amicales pour nous ! non, non ; son alliance avec l'abbé d'Aurigny, autre ennemi de Maurice et de moi, me fait pressentir la prochaine ouverture d'hostilités vigoureuses ; car, entre nous soit dit, je ne me dissimule pas que la cause de Baptiste Pierret, offre quelques côtés faibles, dont il se peut que l'intrigue et la corruption tirent un parti fort avantageux.

— Eh bien ! monsieur, reprit Adrienne, vous avez un moyen fort simple de prévenir cette guerre dangereuse, en cédant au vœu de Maurice, qui désire qu'on ne la déclare pas.

— C'est ce que je me garderai bien de

faire, s'écria Cartinet ; en dépit de ces légers obstacles, je maintiens que le procès est bel et bon ; je le plaiderai envers et contre tous. Et d'ailleurs je ne puis pas m'en dessaisir, maintenant que j'ai entamé l'affaire en qualité de tuteur; toute ma crainte, c'est que mon filleul, séduit par son amour insensé, ne se laisse prendre aux piéges que madame Renaudot ne va pas manquer de lui tendre. Certes, elle aura beau jeu contre un jeune homme dépourvu d'expérience, à qui d'abord elle reprochera sa prétendue ingratitude, en l'associant aux torts qui me sont personnels, et qu'il ignore.

Cela seul suffirait pour indisposer vivement Maurice contre moi. Eh! que sera-ce, bon Dieu! quand, forte de toute l'autorité d'une femme idolâtrée, elle le sommera de remplir le serment dont je vous ai parlé, et que malgré les appréhensions de Marie Roques, j'ai dû juger trop frivole pour m'y ar-

rêter ; mais à présent que je suis instruit de son amour forcené pour elle, je vois trop, d'après ce que je connais de la tournure d'esprit de ce jeune fou, qu'il croit réellement son honneur engagé par cette vaine promesse.

De son côté, pauvre et très dépensière, madame Renaudot, n'en doutez pas, s'est vendue à beaux deniers comptants aux d'Aurigny ; elle agira donc de concert avec eux, sur le cœur et sur l'imagination inflammable de Maurice, sur ses sens même, s'il le faut, car elle ne ménagera rien pour le séduire. Nous le verrons alors, asservi à cette femme artificieuse, me renier, m'abandonner, immoler à sa passion romanesque, ses propres intérêts, ceux de sa mère, et jusqu'à la mémoire de son père, dont il ratifiera honteusement l'exhédération, dès qu'il sera majeur, si madame Renaudot met ce prix à sa défaite... .. Et soyez bien assurée, Adrienne, que les choses iront jus-

que là ; ce ne sera pas la première fois que le trafic de ses charmes surannés....

— Oh ciel ! monsieur, que dites-vous là, interrompit madame de Vaufrène, scandalisée.

— C'est un fait public, répliqua-t-il ; au surplus si vous voulez la juger d'après ses œuvres antérieures, pour peu que vous preniez la peine d'interroger les personnes dont vous estimez le plus le caractère et la véracité, vous apprendrez, ce que vous seule peut-être et Pauline ignoriez encore : que madame Renaudot a été long-temps la maîtresse de M. de Quercy.

— On m'en a bien dit quelque chose, répondit Adrienne fort agitée, mais je me refusais à le croire. Cela est si mal, si affreux, M. Cartinet.

— Et cela est malheureusement si vrai, madame de Vaufrène ! Voilà pourtant l'idole de vertu qu'encense notre pauvre Maurice ! maintenant vous pouvez comprendre

la cause du mouvement d'impatience et de chagrin, que je n'ai pas été le maître de réprimer tout à l'heure en l'entendant exalter si mal à propos le nom de cette femme. Ah! croyez-moi, le péril le plus pressant, celui qu'il nous importe davantage d'écarter pour le bonheur de cet intéressant jeune homme, c'est la funeste influence de madame Renaudot.

— A cet égard, dit vivement Adrienne, je suis tout-à-fait de votre avis, monsieur; oui, c'est sa passion pour elle qu'il faut d'abord combattre et arracher, s'il se peut, de son cœur.

— S'il se peut! répéta Cartinet, eh! rien n'est plus facile si vous voulez nous bien seconder, ma bonne et chère Adrienne; Maurice, encore une fois, a pour vous la plus grande déférence, il écoute vos avis, et se plaît à les suivre. Oui, ce succès doit vous intéresser; car il est impossible que vous n'ayez pas de l'attachement pour lui;

vous avez pu reconnaître qu'il est aimable et bon, que son ame est noble, et qu'il a des penchants vertueux.

— Ah ! certainement, monsieur, c'est un excellent jeune homme.

— Eh bien ! reprit Cartinet tout joyeux, travaillons donc de concert à cette bonne œuvre, madame de Vaufrêne. Au lieu de stimuler son ardeur à poursuivre dans les nuages sa chimère amoureuse, ainsi que je vous l'ai reproché tantôt, attachez-vous désormais à lui remontrer l'indignité d'une passion criminelle pour une femme mariée.

— Oui, oui, je vous le promets, répondit-elle avec chaleur.

— Ensuite, continua-t-il, il vous sera facile de ramener ses regards sur les grâces modestes de ma charmante Rose. Ne manquez pas une occasion, ma chère amie, de bien faire valoir les qualités, les agréments de son esprit ingénu, et sa beauté si fraîche, si parfaite. Connaissez-vous rien en

effet de plus adorable que ma fille, ma= dame de Vaufrêne? Est-il sur la terre une créature plus digne d'être la compagne de mon cher Maurice? Quel couple fut jamais mieux assorti! et ne palpitez-vous pas d'aise, ainsi que moi, à la seule idée de le voir la conduire à l'autel?

Adrienne ne répondait plus; et tandis qu'elle épaississait son voile devant ses yeux, en redoublant à cet endroit les plis de l'on= doyante mousseline, Cartinet, tout à son affaire, continua, pendant quelques instants encore, à donner carrière à son radotage pa= ternel, qu'interrompit enfin la voix de Rose, qui frappait fortement la porte.

Cartinet s'empressa d'aller ouvrir, et elle lui remit un paquet de lettres de Paris. Pendant qu'il les décachetait successive= ment, et les parcourait avec curiosité, sa fille s'efforçait en vain d'attirer l'attention de madame de Vaufrêne, qui, immobile et pensive, ne voyait pas les signes qu'elle

lui faisait pour l'engager à sortir. A la fin Rose lui prenant la main, la tira de cette profonde rêverie. Adrienne leva les yeux, et frappée de la vive émotion dont sa jeune amie paraissait agitée, en renouvelant ses gestes expressifs, afin de l'attirer hors du cabinet, elle se hâta de la suivre, impatiente d'en connaître la cause.

CHAPITRE XXIII.

Madame de Maufrêne confidente de Maurice.

On n'aurait pu, sans injustice, reprocher à Rose Cartinet le défaut de la curiosité si commun aux filles de son âge; mais, comme Figaro, elle était persuadée que la meilleure manière de bien entendre, est d'écouter. Il est probable que cette pensée l'occupait, lorsqu'en approchant du cabinet de son père, avec les lettres que la servante venait de lui remettre, quelques mots parvenus jusqu'à elle, à travers la porte, lui firent présumer que ses plus chers intérêts étaient l'objet de la conférence secrète qui s'y te-

nait. Elle n'avait donc pu se défendre du mouvement naturel d'appliquer l'oreille au trou de la serrure, uniquement pour vérifier le fait.

Rose s'était flattée qu'instruit des méfaits de Maurice, Cartinet, dans son dépit, renoncerait au projet de la marier à ce jeune homme qu'elle ne pouvait souffrir. Aussi fut-elle vivement indignée en découvrant le complot qu'il tramait avec Adrienne, et qui semblait la menacer du malheur d'être un jour madame Pierret. C'est alors qu'elle avait frappé rudement à la porte; et qu'ensuite, s'emparant d'Adrienne, elle l'a conduisit, ou plutôt l'entraîna jusqu'à sa petite salle.

Là, s'abandonnant aux larmes, elle éclata en reproches contre la prétendue trahison, de son amie. — Jamais, s'écria-t-elle, jamais je ne serai la femme de Maurice; je le déteste, vous le savez bien, madame; et je ne vous ai pas laissé ignorer

que j'aime M. de Nangis ; il a ma foi, j'ai reçu ses serments. Si mon père refuse de m'unir à lui, du moins aucune puissance sur la terre ne pourra-t-elle me contraindre à donner ma main à un autre. Votre procédé est affreux, madame, vous que je croyais si franche, si naturelle, avez vous bien pu, instruite comme vous l'êtes de mon aversion pour M. Pierret, vous engager à servir contre moi les projets de mon père en sa faveur ?

— Je n'ai pas pris cet engagement, ma chère Rose, répondit Adrienne. Tu es dans l'erreur. J'approuve ta résolution de ne pas être la femme de M. Maurice, puisqu'il aime madame Renaudot. C'est cet amour que j'ai promis de combattre ; car il est en effet très condamnable....

— Condamnable ou non, que vous importe à vous, madame?

— A moi, Rose ! mais, cela m'est, je

t'assure, fort indifférent. Je disais seulement....

— Eh bien! laissons-le faire, Adrienne; pourquoi te mêler de cela? Plus il sera occupé de madame Renaudot, et plus je serai rassurée contre la crainte d'être à lui. Je te le répète, je préférerais la mort à ce malheur; et si tu veux m'être favorable, ma chère amie, je puis espérer d'en être affranchie. M. de Nangis revient, il arrive sous peu de jours avec sa mère, je reçois tout à l'heure une lettre qui m'annonce cette nouvelle. Il paraît que la grande affaire, de laquelle dépend sa fortune, est enfin près de se terminer. Tandis que mon père affectait de ne jamais m'en parler, ou ne répondait à mes questions qu'en me faisant entendre qu'elle aurait une mauvaise issue, il s'employait avec beaucoup de zèle à la faire réussir. Grâce à lui, d'après ce que me mande M. de Saint-Elme, Pauline de Quercy sa cousine se verra contrainte de

lui restituer plus de quarante mille livres de rentes!... et il met à mes pieds ces immenses richesses! Il me renouvelle les serments de l'amour le plus tendre, le plus passionné! Compare maintenant, ma bonne Adrienne, la destinée brillante que me promet une si magnifique alliance, avec la misérable condition, à laquelle mon père prétend me condamner, en me forçant d'épouser son M. Pierret, un pédant si triste, si mal mis, une espèce de paysan, un sot ennuyeux....

— Oh! non Rose, non; tu peux ne pas l'aimer, à la bonne heure, en cela tu fais fort bien; mais je t'assure que tu le juges mal. M. Maurice a de bonnes qualités. Son seul défaut....

— Tant que tu voudras, Adrienne, tu as été plus à portée que moi de le juger; et en vérité, je cesserais tout-à-fait de le haïr, si j'étais bien persuadée qu'il est aussi résolu

que moi à ne pas souffrir qu'on nous marie ensemble.

Rose s'interrompit ; elle venait de reconnaître les pas de Maurice qui s'approchait. Il parut en effet presque aussitôt. — Nous parlions de vous, monsieur, lui dit-elle, je ne sais si vous avez entendu mes dernières paroles ; mais je n'hésite pas à les répéter en votre présence. Mon père prétend que je sois votre femme ; moi je ne le veux pas; je ne le voudrai jamais. Je ne vous aime point, et j'en aime un autre.

— Je vous avoue franchement, mademoiselle, répondit Maurice, que cette déclaration, bien loin de me déplaire, me comble de satisfaction. Vous êtes sans doute bien digne de fixer les vœux d'un honnête homme ; votre figure est charmante....

— Moins pourtant que celle de madame Renaudot, interrompit-elle d'un air moqueur, je le sais bien, monsieur, et vous pouvez m'épargner l'ennui de votre éternel

refrain. Du reste, n'imaginez pas que j'en conçoive le moindre dépit; ce serait bien mal me connaître. Non, monsieur, il n'entre rien de pareil dans ma résolution à votre égard; et la meilleure preuve que je puisse vous en donner, c'est que je suis disposée à vivre en paix avec vous, et sur le pied de la bonne amitié, si vous voulez me promettre, d'abord de vous charger de tout le courroux de mon père, en déclarant que c'est vous qui refusez de m'épouser; ensuite, de cesser tout-à-fait de vanter en ma présence, la beauté et les vertus de madame Renaudot; car le déclin de l'une est aussi évident, que la fausseté des autres est connue.

Rose sortit après cette réplique amère, dont les dernières phrases avaient violemment excité la colère de l'inflammable Maurice. Il se contint toutefois, et resta un moment silencieux et confus, devant madame de Vaufrêne, dont le voile déguisait aux yeux du jeune homme les impressions

qu'avaient faites sur elle les scènes précédentes. Mais enfin, cédant à son impétuosité naturelle. — Non certes, s'écria-t-il ; non, à ce prix-là je ne veux pas de l'amitié que m'offre cette sotte créature. L'impertinente ose se comparer à madame Renaudot, s'élever même au-dessus de cette femme accomplie !... Son père aussi se permet de l'outrager.... C'en est trop, je les abandonne, je quitte pour toujours cette maison, et je retourne dans mon village, auprès de ma bonne mère. Là, du moins, je pourrai parler de notre bienfaitrice, sans qu'on m'en fasse un crime....

— Eh ! qu'est-il besoin de nous fuir pour cela, M. Maurice? dit Adrienne d'une voix émue ; m'avez-vous donc entendue condamner l'affection innocente, j'aime à le croire, que vous inspire cette dame?.

— Vous avez un si bon cœur, vous, Adrienne, répondit Maurice toujours fort agité, en venant s'asseoir à côté d'elle :

aussi êtes-vous la seule que je regretterai ici... Mais que veulent-ils dire avec cet amour criminel, qu'ils me supposent pour madame Renaudot? Que cela est faux et exagéré! C'est une absurdité de Rose et de mon parrain.

— Mais à ce compte-là, reprit-elle timidement, je vous avoue que je n'ai pas été très éloignée d'être aussi un peu absurde.

— Oh! non, Adrienne, repoussez ce soupçon qui m'afflige. Quelle idée se formerait-elle de moi, si de pareils discours lui étaient rapportés? Combien tout-cela lui semblerait ridicule! moi, oser..., quel excès de présomption!...

— Vous l'aimez, Maurice! dit vivement Adrienne.

— Oui, je la chéris de toute la tendresse de mon ame; et son image m'est toujours présente; je pense à elle à chaque instant de la journée, en pensant à ma mère qu'elle m'a conservée; j'y pense encore quand j'ai

besoin, pour me guider dans la vie, de recourir aux conseils pleins de raison qu'elle m'a donnés, et qui m'ont inspiré le désir ardent de mériter l'estime des gens de bien ; puis-je donc séparer ces souvenirs, de celui de sa beauté, de ce charme enivrant?....

— Vous l'aimez beaucoup, Maurice! observa madame de Vaufrêne avec un soupir.

— Adrienne, vous me désespérez ; vous parlez comme les Cartinets ; non, je ne puis vous exprimer à quel point je suis choqué de les entendre mêler, dans leurs grossiers discours, ce mot d'amour avec le nom sacré de madame Renaudot! c'est une véritable profanation qui me révolte à l'égal d'un outrage sanglant. De quel droit s'érigent-ils en appréciateurs des sentiments que peut inspirer cette femme céleste? Eh! madame, il y a l'immensité entre eux et les Cartinets.

— Vous l'aimez passionnément, Maurice!

— Mais soyez donc raisonnable, madame de Vaufrêne, répliqua-t-il d'un ton irrité; est-ce l'aimer passionnément, que de rendre justice à son incontestable supériorité sur ses ignobles détracteurs? Ne peut-on, sans passion, dire qu'il ne leur est pas donné de s'élever jusqu'à comprendre l'ame de Caroline, son cœur digne des adorations de la terre, cet esprit à la fois solide et délicat, cette élégance exquise de manières et de langage, et sa grâce divine?....

— Oh! que vous l'aimez, Maurice! s'écria madame de Vaufrêne!

— Sans doute, Adrienne, poursuivit-il dans son enthousiasme, j'aime en elle le modèle idéal de la perfection. Mon cœur commençait à peine de palpiter à l'aspect d'une femme, et déjà mon imagination créant à plaisir celle que le ciel me destinait, je la parais de charmes et de vertus; elle m'apparaissait belle, jeune, suave, ravissante.... En voyant Caroline pour la pre-

mière fois, j'ai reconnu cette compagne de ma vie. Caroline....

— Caroline est madame Renaudot, interrompit Adrienne avec force; madame Renaudot, la compagne d'un honnête homme à qui vous êtes redevable, autant qu'à elle du bonheur de votre mère! Maurice, ouvrez les yeux....

— Quoi! vous aussi, madame de Vaufrêne, s'écria-t-il transporté de fureur; vous aussi vous voilà contre moi! Et tout à l'heure encore, à vous entendre, vous ne condamniez pas, comme eux, mes sentiments! il ne fallait pas fuir, disiez-vous, pour être libre de parler d'elle, sans encourir de si cruels reproches!... Non, je le vois trop, ce n'est point ici que cette consolation me sera permise. Et maintenant que je vous connais bien, madame, en abandonnant cette maison, je n'y laisserai du moins aucun regret.

Il s'était levé, et sortait de la chambre.

— Maurice, au nom du ciel! lui dit-elle d'un ton suppliant, n'emportez pas, en me quittant, cette injuste haine contre moi, que vous nommiez votre amie....

Il s'arrêta, et revint lentement sur ses pas. Son agitation était excessive. — Non, ne me fuyez pas, monsieur Maurice, reprit-elle avec un profond soupir.... Eh pourquoi? je vous écouterai; vous n'entendrez plus de ma bouche aucun reproche....

Il s'était replacé à côté d'elle. — Vous êtes une excellente femme, Adrienne, lui dit-il après un moment de silence; et moi je suis un fou.... Non, mon cœur n'était pour rien dans les paroles cruelles qu'une indigne colère vient de m'arracher.... Moi! ne pas vous regretter! oh! toute la vie, je vous assure; car j'ai bien de l'amitié pour vous.

Maurice lui avait pris la main; elle serra la sienne; il porta celle d'Adrienne à ses lèvres; elle tressaillit.

— Ces souvenirs qui me charment, continua-t-il avec douceur en retenant sa main, si c'était réellement une faute, madame de Vaufrêne, en vérité, vous en seriez complice.

— Moi! eh! comment cela?

— Oui, c'est vous, Adrienne, qui les nourrissez dans mon cœur. Le bien qu'elle faisait, je vous le vois faire tous les jours; ce qu'elle me disait, vous me le dites de la même manière. Aussi retrouvé-je auprès de vous les émotions qu'excitaient dans mes sens ravis ses paroles, en même temps sévères et bienveillantes. Quand je vous écoute, avec un doux intérêt, me reprendre amicalement de mes défauts, il m'arrive même de croire entendre ses propres accents.... Oui, plus d'une fois, il m'a semblé que c'était sa voix chérie qui frappait mon oreille.... Vous avez la même élégance d'expression, la même délicatesse de sentiments.... Et votre voile ajoute encore

à l'illusion ; car souvent elle en portait un comme vous....

— Eh bien ! Maurice, reprit-elle en tremblant de joie, restez donc avec nous. Pourriez-vous songer encore à quitter la maison de ce bon Cartinet, qui vous aime comme un père? à vous éloigner de moi, qui....

— De vous, Adrienne, ah ! ce serait avec déchirement. Mais Rose m'est antipathique ; et si son père a compté que je payerais, au prix de mon bonheur, en épousant sa fille, les services qu'il m'a rendus, et celui qu'il doit me rendre encore en plaidant le procès de ma mère, j'aime mieux renoncer à tout, et reprendre le chemin de Noyelles avec ma pauvreté, mais libre du moins de ses importunités et de ses reproches au sujet de ce qu'il appelle mon ingratitude. Je ne veux pas être le mari de Rose, madame de Vaufrêne ; vous connaissez la fermeté de mes résolutions, celle-là est inébranlable.

— Cessez de vous inquiéter à cet égard, mon cher Maurice, répondit Adrienne ; vous l'avez entendue, elle ne redoute pas moins que vous cette union, qui est impossible ; il faudra bien que notre ami Cartinet renonce à l'espoir tout-à-fait déraisonnable d'une alliance dont le résultat infaillible serait de faire deux malheureux. J'espère qu'en unissant nos efforts, nous parviendrons facilement à le ramener à sa première idée, de marier Rose à monsieur Saint-Elme de Nangis. Ce jeune homme qu'elle aime, doit arriver incessamment ; et tout va dépendre de l'issue de son procès avec Pauline de Quercy....

— Son procès? interrompit Maurice, s'il ne tient qu'à cela, nous sommes sauvés. D'après ce que je connais de l'affaire, la cause de Saint-Elme me paraît bonne et juste. Ah ! qu'il me la confie, et je réponds qu'il la gagnera. Que d'attraits elle aura pour moi ! Avec quelle ardeur je me livre-

rais au travail, le jour, la nuit, sans cesse, pour obtenir un triomphe qui me sera cher de tant de manières!

— Je le vois avec chagrin, observa madame de Vaufrêne, dans ce cas, la victoire de votre client ne serait pour vous que d'un intérêt secondaire; ruiner Pauline, flétrir la mémoire de son père, voilà le véritable but où vous tendez.

— Je ne le nierai pas, repartit Maurice avec feu; et puisqu'il faut tout vous dire, l'espoir d'atteindre à la hauteur de talent qui devait me rendre cette tâche facile, a été l'aiguillon le plus puissant des progrès dont on m'a loué.

Le jour où mon parrain me fit, pour la première fois, le récit des malheurs de Salmon de Nangis, et de l'infâme conduite du comte de Quercy à son égard, je sentis mon sang bouillonner, et le souvenir de mes outrages personnels se réveilla plus ardent que jamais; l'indignation fit alors

jaillir de mon cerveau embrasé quelques étincelles qui parurent à mon parrain l'indice de ce feu créateur qui donne la vie à la parole et révèle l'orateur. De ce moment ma vocation a été décidée; j'ai cru sentir en moi la puissance de m'élever, et je me suis proposé pour but la gloire de venger mon père et mon aïeul par des voies que l'honneur et la justice pussent avouer, en dévoilant aux yeux de la France l'ignominie de leur persécuteur, en stigmatisant sa mémoire d'un opprobre mérité.

A l'égard de Pauline, mon aversion pour elle est invincible, sans doute; mais j'ai dû reconnaître la justesse de vos reproches, Adrienne; ma haine trop emportée était déraisonnable, je l'ai abjurée. Je crois, donc de bonne foi que je n'agirais pas contre elle d'après l'impulsion d'un sentiment condamnable, si monsieur de Saint-Elme me confiait la défense de ses intérêts. Sans doute alors, j'aurais à travailler avec éner-

gie à la dépouiller d'une partie de ses biens ; toutefois en accomplissant ce devoir, mon but serait seulement d'obtenir une restitution que demande l'équité, et non pas de poursuivre l'odieux Quercy jusque dans sa postérité.

Adrienne resta quelques instants pensive après que Maurice eut cessé de parler. — Je vous crois, lui dit-elle ; et, puisque vous voyez la justice de ce côté, je ne puis condamner vos efforts pour la faire triompher. Mais du moins, il ne serait plus question de départ?

— Non sans doute, répondit-il, puisqu'il vous paraît certain que le gain de ce procès déciderait mon parrain à donner Rose à monsieur de Saint-Elme.

— Je vous promets, répliqua-t-elle, de ne rien négliger pour l'amener à ce point ; j'y mets pourtant deux conditions.

— Et lesquelles? parlez, je vous obéirai aveuglément.

— La première, c'est que vous ne choquerez pas l'esprit de monsieur Cartinet par une brusque déclaration du dessein où vous êtes de ne jamais épouser Rose.

— Mais ce serait le tromper, madame.

— Point du tout, monsieur ; je vous demande seulement de ne rien dire ; il n'y a pas là de tromperie. Je connais assez votre parrain pour assurer que, sans user d'artifice, je pourrai tourner facilement son humeur contrariante du côté que nous désirons ; au lieu qu'une résolution bien prononcée de notre part, le roidirait dans la sienne de manière à tout compromettre. Sur cela je me charge encore de faire entendre raison à Rose ; mais il faut que vous et elle, vous me laissiez agir absolument à ma guise.

— De mon côté, je m'y engage avec plaisir, ma chère madame de Vaufrêne ; vous me rendez la vie. Quelle est votre seconde condition ?

— Oh ! celle-là, Maurice, répondit-elle d'un ton plus sérieux, elle n'est pas moins aisée, et pourtant je crains que vous ne soyez pas aussi docile.

— Je vous jure de l'être, Adrienne; quoi que ce soit, ordonnez.

— Eh bien ! lui dit-elle de sa plus douce voix, je vous ordonne de parler beaucoup avec moi de madame Renaudot, mais de n'en plus parler qu'avec moi seule au monde. Que jamais ce nom ne soit prononcé devant Rose, ni M. Cartinet...

— Non, repartit Maurice en rougissant, non; vous seule au monde, en effet, me comprenez et me plaignez, bonne Adrienne. Je ne m'en défends plus; mon pauvre cœur souffre douloureusement... Les scènes d'aujourd'hui m'ont révélé la profondeur de la blessure... J'avais tort, Adrienne.

— Vous le reconnaissez, Maurice, il suffit, répliqua-t-elle vivement; cette bles-

sure, croyez-moi, le temps, la douce amitié, la raison, parviendront à la cicatriser.

— La douce amitié, oui, Adrienne. Nous reprendrons le cours de nos promenades.

— Oui, Maurice, oui.

— Sans Rose, Adrienne; nous deux ensemble, rien que nous deux. Nous nous entendons si bien, vous et moi!

— Si bien, Maurice!

L'heure du dîner approchait; les cris de Cartinet gourmandant la servante, avertirent madame de Vaufrêne qu'il était temps de se retirer. Maurice ne la laissa partir qu'après avoir obtenu la promesse qu'au lieu de revenir le soir à la maison, et pour éviter Rose, Adrienne l'attendrait chez elle, où il irait la prendre afin de commencer, sans plus de délai, à mettre à exécution leur plan de courses, tête à tête, à travers les riantes campagnes des environs d'Abbeville.

CHAPITRE XXIV.

Promenade à la ferme de Thomas Nattier.

Ni ses petits chagrins domestiques, ni les travaux de son étude et du barreau, n'occupaient tellement l'esprit actif de Cartinet, qu'il n'eût encore quelques instants de loisir à donner à la discussion des affaires publiques. Il s'accordait ce plaisir plein d'attraits pour lui, toutes les après-dînées, avec une douzaine d'amis qui se réunissaient dans son cabinet. Ces assemblées avaient lieu, d'ordinaire, pendant que Maurice et madame de Vaufrêne allaient s'égarer ensemble au loin, sous les ombrages, et que Rose,

de son côté, s'enfermait pour écrire à Saint-Elme, ou se nourrir en cachette de la lecture de ses chers romans.

A cette époque, la Convention survivait encore à la chute de ses terribles comités ; sous l'influence des députés proscrits par eux, et rappelés depuis peu de leur exil, elle tendait évidemment vers un meilleur ordre de choses, mais avec lenteur, et sans plan arrêté. Elle avait à lutter contre les restes du parti de la *Montagne,* soutenu par l'opinion du peuple des classes inférieures des villes et des campagnes, qui n'ayant pas eu à souffrir de la persécution, et frappé seulement des résultats avantageux pour lui, du nouveau régime, attribuait ce bien-être à la vigueur excessive des comités, qui, seule semblait les lui avoir conservés.

Unanime sur la nécessité d'abolir le gouvernement *révolutionnaire,* qui consacrait le despotisme de ces classes turbulentes, la majorité de l'assemblée se partageait à

l'égard du choix, entre une constitution entièrement nouvelle, ou le retour à celle de 1793, abolie au profit de la dictature sanglante du comité du salut public. Quant au parti royaliste ou contre-révolutionnaire, il n'avait aucun organe dans la Convention.

Mais au dehors, dans les villes, où les émigrés commençaient à rentrer en foule sous mille déguisements, à Paris surtout, ce parti animait, contre la Convention, la bourgeoisie, en général, dont l'esprit anti-républicain, éclatait en toute occasion, aux assemblées des sections et parmi la garde nationale. Aussi vit-on de nombreux mouvements insurrectionnels, dans le sens de cette opinion, agiter alors la capitale. Les mécontents exigeaient une nouvelle constitution. De son côté, la populace des faubourgs, milice de la Montagne, accourut aussi en armes, demander à grands cris du pain et la constitution de 1793.

Repoussés d'abord par la troupe de ligne à laquelle se rallia la garde nationale, ces hommes violents, conduits par des députés de la *créte* de la Montagne, revinrent traînant du canon jusque dans l'enceinte du palais des Tuileries où siégeait la Convention. Le sang coula ; on eut encore à gémir du renouvellement des plus horribles scènes de la *terreur*. Mais enfin, après plusieurs combats acharnés, la victoire, d'abord indécise, se déclara en faveur des *modérés* de la Convention, et leur demeura fidèle. Les plus exaltés des *crétois*, traduits devant les tribunaux, furent condamnés à mort ou déportés.

Ainsi purgée de son levain le plus venimeux, cette assemblée prononça l'anéantissement de la Constitution démagogique de 1793, et créa le comité des Onze, chargé d'en préparer une moins défectueuse. Il s'agissait surtout de placer la direction des affaires publiques dans les mains des hom-

mes de la classe intermédiaire de la société, véritable foyer de sa force vitale, centre des lumières, de l'industrie et des richesses.

Ce parti modéré auquel les derniers événements de Paris venaient d'assurer la victoire, était celui que représentait, dans Abbeville, le club de Cartinet. Il se composait de gros marchands, de petits propriétaires, la plupart acquéreurs de domaines nationaux; on y comptait aussi des gens de loi, des médecins; et l'aubergiste de la Grande-Pinte, le père Lefèvre, qui, par son état et son éducation, touchait de plus près au petit peuple, figurait à lui seul au club, une classe supérieure aux prolétaires et aux journaliers, et par conséquent intéressée à l'établissement et au maintien d'un ordre de choses moins anarchique et plus stable. Tous applaudirent donc aux nouvelles arrivées de la capitale, avec d'autant plus de transport, qu'elles consternaient

davantage la *société populaire*, toute composée de forcenés Jacobins.

Mais tandis que le club Cartinet célébrait cette victoire, elle n'excitait pas moins de joie dans une autre assemblée, tenue à l'hôtel de Quercy, rendez-vous des partisans de l'ancien régime. Là on s'en félicitait comme d'un avantage remporté au profit de la cause royale, et l'on y voyait le présage d'un triomphe prochain et général. L'orateur le plus fougueux de ce club aristocratique fondé par madame Renaudot, était M. de Lajaunais.

On peut juger, d'après les noms, et les caractères connus des chefs de ces deux coteries opposées, s'il y avait moyen d'opérer le moindre rapprochement entre elles, et si la haine était violente et réciproque. C'est dans cette situation générale des affaires en France, et des partis à Abbeville, que Maurice, à la demande de madame de Vaufrêne, avait plaidé pour Tho-

mas Nattier, et gagné sa cause en dernier ressort, au grand détriment du terrible Lajaunais, condamné à payer au pauvre villageois une somme très forte.

Nattier demeurait à deux lieues de la ville; Adrienne avait promis de visiter bientôt cette famille, et désirait que Maurice l'y accompagnât; mais la distance était considérable pour elle; il fallait se faire conduire, une partie du chemin, dans un petit char-à-banc qui lui servait pour ses longues courses avec Rose; or, la présence du domestique chargé de mener la voiture, lui eût été insupportable dans ces premiers moments, où son affaire la plus pressée était de travailler à guérir la blessure du cœur de son ami Maurice. Elle se borna donc d'abord à des promenades moins éloignées, mais qui favorisaient des causeries plus libres et plus longues.

Quelle que fût la cause du désir d'Adrienne d'éteindre, ou du moins d'amortir

le feu dont il brûlait, soit que l'aimable dévote jugeât que la morale et la religion fussent hautement intéressées au succès de cette entreprise, où qu'elle ne se proposât d'autre but que le bonheur d'un honnête jeune homme; soit enfin que tout autre motif la dirigeât, toujours est-il certain que ce désir était très ardent. Et pourtant il ne lui vint pas une seule fois à la pensée de dire le moindre mot défavorable à ma= dame Renaudot. Cet instinct de bonté la servit mieux dans son projet qu'une tac= tique plus savante, ou les manœuvres de l'intrigue.

En effet, satisfait de ce tribut de respects ac= cordé volontairement à son idole, le pauvre fanatique, calmé, déposa tout-à-fait les armes qu'il brandissait auparavant à tout propos, d'un air si menaçant, dès qu'il était question de la venger ou de la défendre. Moins irri= table, il ne repoussait plus que mollement les atteintes personnelles que lui portait,

avec délicatesse, un adversaire si soigneux de ne le point blesser. Adrienne parvint donc, sans trop de peine, à le faire convenir du danger de cette passion, pour son repos, et de l'impérieuse nécessité d'en réprimer l'excès et de l'épurer dans son ame.

Toutefois Maurice persista toujours à nier que cet amour fût ou pût devenir coupable; tant il se croyait sûr de ses principes, tant il restait persuadé de la solidité de ceux de madame Renaudot. Certes, cette proposition complexe n'était pas sans réplique; et la dernière partie surtout avait une teinte si prononcée de ridicule, que la bonne Adrienne elle-même fut presque tentée d'en badiner. Mais elle réprima sagement cette indiscrète envie; et trop certaine qu'assez de gens auraient l'occasion et les moyens de le désabuser de sa chimère, elle résolut de les laisser essuyer les premiers coups de la tempête que devait iné-

vitablement soulever une semblable ré=vélation.

Au surplus, cette disposition fantasque de l'esprit de Maurice était la plus favorable aux vues de madame de Vaufrêne ; car elle avait pu lire dans l'ame pleine de candeur du jeune enthousiaste, que bien réellement sa passion se composait d'autant d'amour pour la vertu de madame Renaudot, que d'admiration pour sa beauté. Le charme sous lequel le retenait ce double enchante=ment, ne pouvait donc manquer de s'éva=nouir sans retour, dès qu'il cesserait de la croire aussi pure qu'il se l'était folle=ment figurée.

En attendant, la place qu'occupait l'image de cette femme dans le cœur de Maurice, en interdisait l'accès à toutes les autres ; il demeurait froid devant les plus belles, indifférent pour les plus jolies ; la seule bonté du caractère le touchait en elles, et l'intéressait vivement. Ces re=

marques ne déplaisaient pas à madame de Vaufrêne.

Aussi, moins d'une semaine après le gain du procès de Thomas Nattier, la cure difficile de Maurice parut à son aimable docteur, en assez bon train pour admettre un peu de distraction; elle lui proposa donc un soir, de diriger leurs pas du côté de la maison de son client. Ils partirent ensemble; la petite voiture les conduisit à l'entrée d'un vallon que traverse, à une lieue et demie d'Abbeville, la route de Rouen. Là, mettant pied à terre, ils s'engagèrent sous un berceau de saules et de trembles, dans les détours du sentier tracé sur les bords sinueux d'un ruisseau qui descend vers la Somme.

La ferme de Nattier était située sur le revers occidental de l'un des côteaux qui forment la vallée; et cette habitation isolée communiquait jusqu'à la grande route, par un bon chemin que l'on trou-

vait au-delà du point où la voiture s'était arrêtée ; toutefois Adrienne aimait bien mieux le sentier détourné, qu'elle venait de choisir. Sans doute la piquante variété des jolis paysages, aussi bien que la fraîcheur des eaux, et des prairies qu'elles baignaient, entraient pour beaucoup dans les raisons de cette préférence ; cependant ces lieux charmants offraient un attrait encore plus puissant à ses yeux. C'était là qu'assise à côté de Maurice, elle avait écarté son voile, avec le projet désespéré de provoquer un arrêt terrible, mais devenu nécessaire à son repos ; c'était là, qu'au lieu de l'amertume salutaire dont elle bravait si courageusement le déboire, la bizarrerie de sa destinée l'avait entraînée à savourer le délicieux poison dont elle gardait un souvenir trop cher.

Bercée de ces idées enivrantes, Adrienne marchait, doucement appuyée sur le bras de Maurice qui songeait aussi ; déjà quittant les bords du ruisseau, ils montaient la colline,

quand ils furent distraits de leur rêverie, par les joyeuses acclamations d'un petit garçon, accouru au-devant d'eux d'un pré voisin que fauchait un paysan, c'était Thomas Nattier, qu'ils reconnurent aussitôt à travers une haie qui les dérobait à sa vue.

— Mon père, criait l'enfant, venez, venez, les voilà.

— Eh! qui donc? demanda Thomas d'un ton chagrin.

— Accourez, reprit l'enfant, c'est M. Pierret avec sa femme.

— Sa femme! répéta vivement Adrienne.

— Oui, dit Maurice en souriant, je me suis aperçu dernièrement qu'ils s'étaient figuré cela. Eh qu'importe Adrienne?

— Oh! rien du tout, répliqua-t-elle avec un léger frémissement. Je me rappelle en effet que Madeleine disait, l'autre jour, en parlant de nous, qu'ils ne savaient lequel ils devaient chérir davantage, du mari ou de la femme.... Pauvres gens!...

— Oh ! c'est vous certainement Adrienne, reprit Maurice ; vous êtes bien la meilleure créature que le ciel se soit plu à former ; et la plus aimable aussi.

Elle pressa le bras du jeune homme, qui, sensible à cette expression muette de sa bonne amitié, y répondit aussitôt de la même manière. Cependant Nattier avait remis sa veste et accourait vers eux en toute hâte. — Bon soir, M. Pierret, dit-il en les abordant, bon soir, madame Pierret, que le ciel vous bénisse et vous tienne en joie ; pour moi vous me voyez bien affligé ; ma pauvre femme est morte il y a trois jours.

— Bon Dieu ! s'écria madame de Vaufrêne ; et moi qui avais promis de venir la voir, de la soigner ! combien je me reproche....

— Oh ! les soins ne lui ont pas manqué, madame Pierret, repartit Nattier, mais rien n'y aurait fait, elle est morte de chagrin.

— De chagrin ! observa Maurice étonné ;

quoi, le gain de votre procès ne l'a-t-il donc pas consolée?

Nattier ne répondit pas, et regarda d'un air inquiet son petit garçon qui écoutait avec une curiosité enfantine, cette conversation.

— Michel, lui dit-il, va-t-en garder ma faux et mon sac, et ne bouge pas de là, tandis que je vais allez reconduire M. et madame Pierret jusqu'au bas du côteau.

— Mais nous allons voir votre ferme, dit Adrienne....

— Non, non madame Pierret, interrompit Thomas à voix basse, afin de n'être pas entendu de l'enfant qui s'éloignait. Non, je vous en prie, n'y venez pas aujourd'hui; si vous voulez me faire la grâce de retourner sur vos pas, je vous conterai tout. Ah! je suis bien malheureux, M. et madame Pierret, et ce procès gagné me fait plus de tort que vous ne pouvez croire.

Nattier, tout en parlant, marchait dans

le sens qu'il venait d'indiquer, impatient de se cacher aux regards des gens de sa ferme, qui auraient pu se montrer au haut de la côte. Maurice et Adrienne, curieux de connaître la cause du chagrin profond dont il paraissait accablé, et surtout de cette crainte qu'il témoignait, le suivaient en silence. Aussitôt qu'il eut gagné le sentier, et se voyant suffisamment à couvert derrière un épais rideau de saules, il s'arrêta. — Là, dit-il, nous serons bien ici; pardon, M. Pierret; excusez madame Pierret, ce serait bien de l'honneur et du plaisir pour moi de vous recevoir à la ferme; mais il y aurait du danger....

— Pour madame? demanda Maurice inquiet.

— Pour M. Maurice? s'écria en même temps Adrienne.

— Non, non, ni pour l'un ni pour l'autre, répondit Thomas; c'est moi qui crains que Madeleine.... Il s'interrompit et

répandit des larmes amères. Ah! M. et madame, reprit-il en essuyant ses yeux, j'ignore si vous avez des enfants; mais on ne sait guère ce qu'on veut quand on en demande au ciel! Madeleine me donne bien du chagrin. C'est elle qui a tué sa mère....

— Juste ciel! que dites vous-là, père Thomas.

— Ce qui n'est que trop vrai, madame Pierret. Je veux parler de la peine que lui a fait cette enfant?

— Madeleine! reprit Adrienne, cette jeune fille qui a l'air si doux, si honnête!

— Oui, madame Pierret, elle l'était aussi avant de se mettre l'amour en tête, repartit Thomas, mais ce chien d'amour a tout gâté. Figurez-vous madame Pierret, pour tout vous conter par ordre, que le lendemain du jour où M. Pierret a gagné mon procès, ma pauvre défunte, qui ne se sentait pas d'aise, a voulu prier tous nos amis à dîner, pour nous réjouir ensemble.

Il y avait dans le nombre un jeune homme qui habite depuis quelque temps Franleu, un gros bourg à une demi-lieue d'ici, où il a établi un café avec un billard. Le jeune homme n'est pas très connu dans le pays, et il va par fois chez lui des gens qui n'ont pas trop bonne réputation. Comme il se mêle un peu de tout, il achète aussi des grains, et nous l'avons vu souvent cet hiver à la ferme. Petit à petit, il s'est mis à faire la cour à Madeleine à qui le jeu a plu; et à présent elle en est folle. A dire vrai, le jeune homme est beau garçon et jovial; et comme il paye bien, et paraît faire de bonnes affaires, nous n'avons pas vu sa recherche de mauvais œil.

Ma femme l'avait donc invité à notre dîner; il a fait l'amusement de toute la compagnie; et la journée a été bien gaie. Mais le soir, quand notre monde a été retiré, tout a changé, Madeleine s'est mise à pleurer à chaudes larmes. Sa mère et moi,

nous nous sommes inquiétés de ce qu'elle avait à se lamenter ainsi : — Ah ! nous dit-elle, nous sommes perdus, si jamais vous demandez rien en justice à M. de Lajaunais, pour le payement qu'il est condamné à vous faire, et le mieux serait de lui en donner tout de suite quittance. C'est une femme, que je ne connais pas, qui m'a recommandé de vous donner cet avis.

— Une femme ! dit sa mère, il n'en est pas venu une seule ici de la journée ; et tu étais encore bien gaie et bien contente, il y a une heure, avant que ton amoureux ne t'eut prise à part pour te parler dans un coin de la cuisine ; après quoi, tu es devenue si triste !... Je vois clair, Madeleine, ce n'est pas une femme qui t'a dit cela, c'est Joseph ; aussi bien on m'a déjà conté plus d'une fois qu'on a vu M. de Lajaunais à son café à Franleu ; c'est Joseph Pinson....

— Comment, interrompit Maurice, Joseph Pinson de Noyelles ? un pêcheur ?

— S'il a été pêcheur ou non, répondit Nattier, c'est ce que personne ici ne pourrait vous dire plus que moi....

— N'est-ce pas un grand jeune homme bien fait, de trente ans environ? demanda Maurice. Celui que je veux dire a d'épais favoris très bruns; et une balafre au front...

— C'est cela même, reprit Nattier, il nous a dit que c'était une blessure d'un coup de sabre qu'il a reçu dans une bataille.

— C'est faux, repartit Maurice, le coup de sabre lui a été donné par un douanier. Joseph était un contrebandier des environs de Noyelles; il faisait le métier de pêcheur pour faciliter ses relations avec les fraudeurs anglais; et se chargeait de la correspondance des émigrés d'Angleterre, et des chouans de la Bretagne. J'ai failli un jour l'étrangler; et sans madame Renaudot.... Croyez-moi, Thomas Nattier, ne donnez pas votre fille à ce coquin-là, c'est le plus mauvais sujet du pays.

— Je l'avais toujours soupçonné, M. Pierret, dit le fermier ; mais à présent j'en suis sûr ; car Madeleine a fini par nous avouer que l'avertissement venait de lui. Néanmoins, à peine eut-elle lâché le mot, qu'elle a recommencé à pleurer et à crier, en nous priant de ne pas le nommer : si Joseph est compromis dans tout cela, a-t-elle ajouté, soyez bien sûrs, mon père et ma mère, que notre ferme sera brûlée comme tant d'autres l'ont été cette année dans le canton d'Ault. Souvenez-vous bien de ce que je vous dis, le mieux est de donner quittance à M. de Lajaunais, sans souffler une parole.

— Il y a là-dessous un horrible mystère, s'écria Maurice. Serait-il donc vrai que ce Lajaunais fut en relation avec les incendiaires qui ont commis tant d'atrocités dans ce pays-là ?

— Eh ! oui vraiment, cela n'est que trop vrai, répondit Nattier en pleurant ; et voilà

ce qui a tué ma pauvre femme, M. Pierret. Quand elle a entendu qu'il était question des *chauffeurs*, qui grâce à Dieu, ne s'étaient pas encore approchés de nos environs, la frayeur l'a saisie, la fièvre a repris avec le délire; et elle est morte le troisième jour croyant toujours voir ces brigands-là. A présent c'est Madeleine qui me désole; car elle répète, du matin au soir, que si je dis un mot de Joseph ou de M. de Lajaunais, elle me quittera pour toujours.

— Bon Dieu! interrompit Adrienne, serait-il possible?

— Oui, madame Pierret, oui, qu'elle m'abandonnera, et qu'elle ira trouver Joseph Pinson, afin de le suivre partout, attendu qu'il serait forcé de quitter le pays. J'en suis encore tout saisi, madame Pierret; je ne sais que faire, quel parti prendre.... Tout çà me tuera comme ma pauvre femme.

— Ecoutez, mon brave Nattier, reprit vi-

vement Adrienne, ne pourriez-vous pas, sous quelque prétexte, amener Madeleine à la ville.

— Oh! le prétexte ne manquera pas, madame Pierret; car il faut que j'y aille demain pour les affaires d'une succession qui regarde feue ma femme et sa sœur, la mère Lefèvre de la Grande-Pinte; j'ai aussi à voir pour cela monsieur Cartinet; et Madeleine m'a prévenu qu'elle irait avec moi, afin de s'assurer que je ne lui parlerai pas de ce qu'elle m'a conté; enfin c'est un vrai démon; elle est résolue à me suivre partout, comme mon ombre, jusqu'à ce que j'aie donné cette quittance bien en règle à ce coquin de Lajaunais, et que j'aie fait serment de ne jamais trahir son Joseph Pinson; ou bien elle m'abandonnera!....

— Non, mon pauvre Thomas, dit Adrienne; ne vous chagrinez pas, demain je serai chez M Cartinet, quand vous y viendrez. Je vous réponds de garder Madeleine à la

ville, chez moi, tout le temps qu'il sera nécessaire, pour assurer votre tranquillité.

— Et vous pourez alors agir librement, ajouta Maurice; je vais causer ce soir avec M. Cartinet, de tout cela; soyez sûr que lui et moi, nous nous employerons avec ardeur à vous faire rendre bonne et prompte justice. Ne vous effrayez pas des menaces de ce misérable Lajaunais, ni des brigands qui servent ses abominables projets de vengeance.

— Ils sont pourtant bien à craindre, M. Pierret; mais comme dit madame Pierret, quand une fois je serai tranquille au sujet de Madeleine....

— Je vous le garantis, Nattier.

— Vous êtes bien bonne, madame Pierret, répondit-il les yeux en larmes; à présent je suis moins tourmenté; mais il ne faut pas qu'on nous surprenne ici à jaser; car si Madeleine se doutait.....

— Eh bien! allez-vous-en donc bien

vite, reprit Adrienne; adieu, adieu brave homme ; à demain.

— Oui, oui je m'en retourne tout de suite, répondit-il en s'éloignant avec de grandes salutations ; adieu, M. Pierret, adieu, madame Pierret, que le ciel vou bénisse ; vous êtes mes sauveurs.

CHAPITRE XXV.

Progrès d'une passion naissante.

Saisie d'une vive curiosité dès les premiers mots de Thomas Nattier, Adrienne ne s'était guère occupée de le désabuser, au sujet de cette qualification de madame Pierret, qu'il lui donnait; et l'intérêt croissant de l'entretien ne lui avait pas plus permis qu'à Maurice, de le tirer ensuite de son erreur; mais après le départ du fermier et en retournant à pas lents, à travers sa chère vallée, madame de Vaufrêne ne pensait plus qu'à cette unique circonstance; Maurice, au contraire, réfléchissait seule-

ment aux dangers qui menaçaient la famille Nattier.

Ils remontèrent donc en silence le cours du ruisseau, et ne s'étaient pas encore adressé un seul mot, quand ils se trouvèrent ramenés devant ce banc de gazon, théâtre de la scène toujours si présente à la mémoire du cœur d'Adrienne; elle proposa d'une voix émue, à Maurice, de s'y arrêter un moment: volontiers, répondit-il, d'un air préoccupé; puisque vous-êtes fatiguée; mais je suis impatient de consulter mon parrain sur ce que nous venons d'entendre. Ce M. de Lajaunais....

— Ne croyez pas à ces contes bleus, interrompit Adrienne; et soyez assuré qu'il entre beaucoup d'esprit de parti dans ces récits exagérés de chauffeurs et d'incendiaires. On n'y mêle M. de Lajaunais, et l'on ne fait ainsi de lui, une espèce d'ogre, dont on effraye les grands et les petits enfants, que parce qu'il a été l'un des chefs

de l'armée catholique royale de Bretagne.

— C'est une dérision, repartit Maurice, que de donner le nom d'armée à des bandes isolées de voleurs de grands chemins, de vagabonds et d'assassins; et, en vérité Adrienne, les *chouans* ne sont que cela.

— Prévention, Maurice; montrez-vous assez raisonnable pour vous défendre des sentiments et du langage de gens auxquels vous ressemblez si peu. Les chouans, comme les Vendéens....

— Pardonnez, Adrienne, je fais une grande différence entre eux. Non que j'aime les Vendéens; car on ne peut nier que sous l'empire de prêtres fanatiques, ils n'aient eux-mêmes commencé à répandre le sang, et pris l'initiative des massacres et des atrocités qui ont attiré sur eux de si épouvantables représailles; les faits sont connus, prouvés, et ils parlent bien haut. Mais enfin, qu'il soit ou non le fruit de leurs fautes, le malheur de ces hommes égarés est par-

venu à un tel excès, que seul il devrait attendrir tous les cœurs que n'aurait pas émus leur constance héroïque, et la brillante valeur qu'ils ont déployée dans une véritable guerre, sous des chefs honorables. Votre parti doit même les placer fort au-dessus des émigrés; car du moins la cause des Vendéens n'est point souillée par le contact des ennemis étrangers, ils combattent pour leurs foyers, pour leur croyance....

— Laissons ces distinctions, mon cher et bon jacobin, reprit Adrienne avec douceur; franchement, vous les condamnez tous; et moi, soit dit sans vous chagriner, je les aime et je les vénère à peu près également. Tous en effet, sont, de différentes manières, les défenseurs de la religion et de la royauté, objets de ma vénération, de mon amour; ne me blessez pas, mon ami, dans ces tendres affections. Je conçois pourtant que vous pensiez autrement; vous avez beaucoup souffert. Eh! qui, moins que vous,

méritait le malheur! Certes, Maurice, quand je me représente vos peines, dont je souffre en vérité autant que vous-même, et les persécutions que vous et votre famille avez éprouvées, je vous trouve encore modéré dans l'expression de vos ressentiments; mais calmez-vous au sujet de M. de Lajaunais, mon cher Maurice; c'est un homme très distingué, et incapable d'être l'instigateur, ou le complice des excès dont on le soupçonne. Je l'ai beaucoup vu chez Pauline, depuis que la pacification de février dernier, en accordant aux chefs vendéens et chouans, la libre rentrée chez eux, en a ramené un si grand nombre dans cette province. Je vous assure que ce gentilhomme est d'un caractère fort doux, et de l'esprit le plus aimable.

— Oh! sans doute, Adrienne, je me figure aisément que, satisfait sur toutes ses prétentions, au milieu d'un monde qui caresse ses idées, ses espérances, un tel homme

puisse se montrer aimable ; mais combien, pour ma part, je détesterais, et ce monde-là et les opinions qu'on y professe ! J'entends d'ici votre Pauline, avec sa voix aigre et dure.

— Encore des préventions, Maurice ; vous avez vu Pauline à cette époque de la vie, si ingrate pour les demoiselles, où n'ayant plus les grâces de l'enfance, elles ne sont pas encore en possession des avantages de la jeunesse. Cette voix imparfaite, dont les sons discordants vous ont tant déplu, est maintenant harmonieuse et pleine de charmes.

— Cela peut être, répondit-il d'un air dédaigneux ; mais que le ciel me préserve d'en faire jamais l'épreuve moi-même. Tout, jusqu'à son nom, m'est antipathique à l'excès..... Et quand je songe qu'il a été un moment dans ma destinée d'être le mari d'une pareille femme!... Nous parlions de laideur, Adrienne ; c'est bien là ce que j'appelle une figure hideuse...

Cette face jaune et décharnée, ce nez d'une longueur démesurée, ces yeux ternes qui ne s'animent parfois, que pour lancer des éclairs d'un feu satanique...

— Quel portrait ! s'écria en riant Adrienne; en vérité je serais tentée de croire que vous l'inventez à plaisir, au gré de votre insurmontable aversion pour elle, si je ne me rappelais qu'en effet, quand vous l'avez connue, Pauline était en proie à une maladie dangereuse, qui devait avoir entièrement décomposé ses traits. Sans compter la manie de la comtesse sa mère, qui s'obstinait à l'habiller à la mode du temps où elle-même avait cessé de fréquenter la cour. Vous ne la reconnaîtriez pas maintenant, je vous assure; sa taille est élevée, gracieuse, ses joues fraîches et pleines, ont remis à son niveau un nez grec d'une beauté remarquable.

— Quoi ce nez, dit Maurice surpris; ce nez si prodigieux, si laid !....

— Ce nez est à merveille aujourd'hui, vous dis-je; et ses grands yeux bleus aux cils noirs, ont une expression charmante.

— Non, non, repartit le jeune homme impatienté; il n'est pas possible que ces yeux, grands ou petits, n'expriment pas, au contraire, l'orgueil et la dureté de son mauvais caractère.

— Autre erreur, mon cher Maurice, son caractère s'est embelli plus encore que sa personne....

— Laissons cela, je vous en supplie, Adrienne, interrompit-il avec humeur. Non, quoique vous disiez, je ne puis m'empêcher de frémir encore, à l'idée que j'ai été menacé de donner à cette fille repoussante, le nom si doux d'épouse.

— Réellement, Maurice, dit Adrienne avec gaîté, j'admire cette bizarrerie de votre étoile qui vous porte à prendre dans une espèce d'horreur tout ce qui se présente à vous sous ce titre, talisman déjà si fatal à

la jolie Rose, et dont je commence à craindre aussi pour moi la funeste influence.

— Vous, Adrienne, et comment! Pourquoi me dites-vous cela?

— Pourquoi! répondit-elle d'un ton léger; n'avez-vous donc pas pris garde tout à l'heure, en écoutant le récit de Thomas Nattier, à cette continuelle répétition du mot de madame Pierret qu'il m'adressait?

— Oui, répondit Maurice avec un sourire mélancolique; je conçois que la gaucherie de ce pauvre homme vous ait fatiguée; mais en vérité cela ne me déplaisait pas.

— Fatiguée! oh! nullement, Maurice; je n'y attache pas la moindre importance; non plus que vous....

— Moi! c'est différent, Adrienne, répliqua le jeune homme en soupirant. Vous me supposez l'ennemi du mariage; il n'en est rien. J'y rêve souvent au contraire. Oui,

je vois bien que je ne pourrai me désenchanter tout-à-fait de ce que vous nommez ma folie, que par une union telle qu'il m'est si agréable de me la figurer. Point d'amour exalté.... Non ; cette puissante faculté de l'ame, ces profondes émotions du cœur, je les ai infructueusement épuisées....Je n'aimerai plus avec cette effrayante énergie ; mais, mieux peut-être.... Je ne recherche point la beauté.... En trouverais-je jamais une comparable!....Ce que je désire, c'est la douceur du caractère, unie à l'esprit, à un esprit juste plutôt que brillant. Je voudrais que ma femme sût tout ce que j'ai éprouvé, et qu'elle m'en entendît parler, comme vous Adrienne, avec une douce indulgence. Elle comprendrait que ce culte secret, cette adoration, pour ainsi dire mystique, bien loin de nuire dans mon cœur au tendre attachement que je dois à ma femme, lui assurerait, au contraire, la constance de mes affections ; car, devenue

mon unique confidente, je ne me trouverais complétement heureux qu'auprès d'elle; et je n'en serais que meilleur mari, et meilleur père de famille.... Ces images riantes, qui berçaient mon songe éveillé quand Nattier est venu m'interrompre, ont donné je ne sais quelle douceur, en harmonie avec ma pensée, à ce mot de *madame Pierret* qu'il répétait à chaque instant, et qui caressait délicieusement ma nouvelle chimère....

Maurice avait cessé de parler; et madame de Vaufrêne demeurait immobile et silencieuse. — Vous vous taisez, Adrienne, lui dit Maurice; me désapprouvez-vous ?

— Oh! non certainement, mon ami, répondit-elle d'une voix très émue. Non, c'est la raison et l'honneur qui parlent par votre bouche.... Mais où trouver jamais une femme qui vous aime assez!....

— Que vos paroles ont de charme pour

moi, Adrienne, s'écria le jeune homme avec ravissement. Quelle affection elles respirent toujours, et combien mon cœur en est reconnaissant. Ah ! si....

Maurice s'arrêta et rougit, puis il soupira ; et, détachant avec lenteur ses regards du voile d'Adrienne, sur lequel ils étaient fixés, tandis qu'il parlait, il les promena d'un air rêveur parmi les profondes sinuosités de la vallée, qu'obscurcissaient déjà de noires vapeurs qui commençaient à descendre pesamment du sommet des côteaux environnants.

Cette réticence et ce soupir ouvraient un vaste champ aux réflexions d'Adrienne. Dans tout autre moment, dans un lieu différent, peut-être aurait-elle entrevu madame Renaudot derrière le nuage mystérieux dont Maurice venait d'envelopper sa dernière pensée. Mais alors, sur ce banc de gazon, à côté de lui, elle nageait dans la joie ; et ses idées prirent naturellement un

cours analogue à cette heureuse disposition de son ame.

Aussi, se livrant tout entière avec abandon à leur entraînement, ne faisait-elle pas plus attention que lui à la chaleur étouffante et à la lourde immobilité de l'air, signes précurseurs d'un orage qui s'amoncelait depuis une heure sur leurs têtes. Bientôt les feuilles des trembles s'agitèrent, sans qu'aucun souffle ne vint rafraîchir le visage enflammé des deux penseurs ; et un éclair perça tout à coup l'obscurité qui venait de s'épaissir autour d'eux. Adrienne frémit de crainte ; de larges gouttes d'eau tombèrent avec bruit sur le feuillage, et la foudre, grondant au loin, ajouta encore à cette impression de terreur. — Allons nous-en, dit-elle en saisissant le bras de Maurice qui ne s'était aperçu de rien.

Tous deux se levèrent, et précipitèrent leurs pas vers la grande route. Mais ils n'a-

vaient point encore regagné la voiture, que déjà la pluie inondait la vallée. Maurice couvrit de son mieux Adrienne avec un pan de sa redingote; mais ce faible secours n'aurait pas suffi long-temps contre les torrens que lançaient les nuages, et la carriole découverte n'offrait aucun abri. Par bonheur le cocher, plus prévoyant, s'était muni d'un ample manteau, sous lequel Maurice enveloppa madame de Vaufrêne avec lui.

La voiture volait; le tonnerre, éclatant alors avec un horrible fracas, semblait l'entourer de feux. Tremblante, la timide Adrienne se pressa contre son protecteur, dont les bras l'étreignaient doucement; elle reposait sa tête sur le sein du jeune homme; elle sentait battre son cœur. La cariole bondissant sur les pierres, pencha d'une manière effrayante. — N'ayez pas peur, Adrienne, lui dit Maurice alarmé.

— Oh ! je ne crains plus rien au monde, répondit-elle vivement.

— Mais, je souffre pour vous, de cette situation incommode, reprit-il après quelques moments.

— Non, Maurice, non ; je suis bien, très bien ; ne pressez pas tant la course des chevaux.

— Ils s'emportent, madame, le cocher n'en est plus le maître....

— Eh bien ! que je meure ainsi, Maurice, je ne regretterai point la vie....

Le bruit de la foudre et les cris du cocher couvrirent ces dernières paroles ; Maurice ne les entendit pas ; mais, dans son effroi, il la pressa contre lui avec plus de force, et la tint de la sorte, étroitement embrassée, pendant le reste du trajet, trop rapide au gré d'Adrienne. Il était tard quand ils arrivèrent ; Maurice, après l'avoir déposée saine et sauve entre les mains de ses femmes, s'empressa de prendre congé

d'elle, impatient d'aller conférer avec Car=
tinet, au sujet des singulières confidences
de Thomas Nattier.

CHAPITRE XXVI.

M. de Lajaunais.

Le lendemain, l'humeur habituellement mélancolique de madame de Vaufrêne semblait tout à-fait changée. Elle marchait avec la légèreté d'une sylphide, en entrant le matin, chez mademoiselle de Quercy, qu'elle avait beaucoup négligée depuis quelque temps. — Tu dois bien me haïr, Pauline, lui dit-elle de l'air le plus gai. Il y a des siècles que je ne suis venue te voir.

— Jésus Maria! s'écria Pauline du même

ton, voilà un maintien bien dégagé et une parure furieusement mondaine, pour une sainte religieuse !

— Ah ! ne parlons plus de cela, mon enfant, j'ai changé d'idées à cet égard. Je ne vais plus en Espagne; décidément je ne quitterai pas la France.

— Tu me ravis, ma chère Adrienne, reprit Pauline; j'allais justement violer en ta faveur la règle que je me suis imposée, de ne pas sortir de ma retraite, jusqu'à la fin de toutes ces horreurs ; car j'étais réellement inquiète de ne plus te voir, et je voulais te communiquer une lettre que j'ai reçue hier de nos bonnes mères d'Amiens. Tout va bien, là bas comme ici, ma chère amie; ces dames se persuadent chaque jour davantage que bientôt il ne sera plus besoin de passer les Pyrénées pour retrouver la douce paix du cloître, et pour professer publiquement la vie religieuse. La persécution touche à sa fin, Adrienne, et toi-même

forcée de croire enfin à ces bonnes nouvelles, tu cesseras de t'inquiétier de ce malheureux procès qui te tourmente.

— Que veux tu dire, Pauline, demanda madame de Vaufrêne étonnée? Quel rapport tes bonnes nouvelles et la fin de la persécution, peuvent-elles avoir avec mon procès?

— Comment peux-tu me faire cette question, Adrienne? t'imagines-tu qu'on laissera le pouvoir de juger à ces misérables! mais point du tout, les anciens tribunaux seront à l'instant rétablis, et les juges sont nos amis. D'ailleurs tu plaides contre des gens qui se sont vautrés dans la fange, et l'on fera d'abord justice de cette canaille. Au surplus, s'il ne fallait qu'une lettre de cachet pour t'en délivrer, sois bien assurée que ce moyen ne nous manquera pas. Les services que nous rendons....

— Tu me parles grec, interrompit Adrienne, voyons, mets-moi cela au net,

ou bien nous causerions ainsi des heures entières sans nous entendre.

— Le net, répondit Pauline en baissant la voix, c'est que la contre-révolution est enfin près d'éclater.... Je ne puis pas te dire précisément ce qui se passe, ma bonne amie, j'ai promis de ne pas parler : et tu sais ce que c'est, à mes yeux, qu'une promesse! mais je ne doute pas que l'on ne te juge digne d'être admise à ce grand secret, sur lequel je ne puis que te pressentir. Ce dont je te réponds du moins, c'est qu'il ne faut plus que très peu de temps pour tout remettre sur l'ancien pied. C'est un vrai miracle, ma bonne Adrienne; et les derniers événements de Paris semblent avoir été faits tout exprès pour préparer une réussite complète.

— Mais que s'est-il donc fait à Paris, de si favorable à nos intérêts, Pauline? réellement la chose me paraît un peu plus embrouillée depuis ton explication. Quant

à un changement si brusque et si universel, je t'avoue qu'il ne me réjouirait pas du tout.

— Eh pourquoi? c'est moi maintenant qui ne te comprends pas.

— Parce que tu parles de justice à faire; et je sais trop que la justice des partis qui triomphent, c'est le sang répandu à grands flots. Parmi cette foule de gens que tu confonds ensemble, sous le nom de canaille; il y a tant d'hommes estimables, à leur opinion près.

— Mais l'opinion est tout, Adrienne, et voilà justement ton erreur. Tu vas encore me parler de ton avocat, et de cet affreux Pierret....

— Ne dis pas affreux, ma Pauline, s'écria madame de Vaufrêne avec feu. Jamais idée ne fut aussi fausse, ni accusation aussi injuste. C'est le plus honnête et le plus aimable jeune homme que tu puisses imaginer; Maurice Pierret....

— Quoi ! interrompit Pauline indignée, tu peux, sans mourir de honte, faire l'éloge d'un pareil bandit, objet de l'horreur publique ! Je ne te parle pas du meurtre de Verdier ni des anciennes indignités de Ponteuil; puisque tu l'as exigé, je lui ai chrétiennement pardonné tous ses torts envers moi, et ma parole engagée sera toujours sacrée à mes yeux, comme le devoir; mais sa conduite à l'égard de monsieur et madame Renaudot, n'est-elle pas affreuse?

— Pauline, je te proteste que, sous ce rapport, il est tout-à-fait innocent; il ignore même encore cette mauvaise action de M. Cartinet....

— Peux tu croire à cette fable ridicule, Adrienne? et penses-tu que nous soyons si mal instruits de la vérité? Nous savons tout, ma chère amie; une foule de personnes, même du parti de ces gens-là, nous instruisent des moindres particularités de leurs conciliabules. J'ai appris hier au soir,

par M. de Lajaunais, que ce Cartinet s'apprête à m'intenter, sous peu de jours, l'injuste procès dont il m'a menacée au nom d'un intrigant qui se dit mon parent, et c'est ton Maurice Pierret, que tu ne veux pas que je trouve affreux, qui doit plaider contre moi !

— Il est trop vrai, Pauline, reprit vivement Adrienne; et c'est surtout de cela que je venais causer avec toi. La chose est beaucoup plus grave que tu ne le penses; il paraît que ce jeune Saint-Elme a des droits incontestables; ton père est malheureusement compromis dans l'affaire, et s'il était quelques moyens de conciliation à l'aide desquels on pût en arrêter le cours....

— Tiens, Adrienne, interrompit de nouveau mademoiselle de Quercy impatientée, ton procès te tourne la tête, et te voilà, comme madame de Pimbêche, ne rêvant plus qu'audiences et plaidoiries. Eh ! ma chère amie, encore une fois, la

contre-révolution va trancher tous ces nœuds-gordiens et remettre les gens et les choses à leur place. Crois tu, par hasard, que M. de Lajaunais s'inquiète beaucoup du jugement qui vient d'être rendu contre lui, *sur les conclusions*, comme on dit, de maître Maurice Pierret? Va, va, tu le ferais bien rire, si tu lui supposais la moindre crainte à cet égard; et il me disait encore hier, qu'en attendant les grands événements près d'éclater, on verrait bientôt ici certaines choses qui mettraient les rieurs de son côté. Au surplus, si tu ne veux pas m'en croire, le voici lui-même, et je ne doute pas qu'il ne juge convenable de te mettre au fait de la véritable situation de nos affaires.

M. de Lajaunais venait d'entrer. C'était un grand homme sec, de cinquante ans environ, au regard hautain, à la parole brève et impérieuse; vieux Gaulois, et n'imaginant rien de plus considérable qu'un

seigneur châtelain régnant despotiquement sur ses vassaux, il affectait beaucoup de dédain pour la servilité de la noblesse de cour ; aussi faisait-il peu de cas de l'émigration, tandis qu'il exaltait la Vendée avec enthousiasme ; mais il plaçait au-dessus de tout, les exploits de la chouanerie, dont il était l'un des héros. M. de Lajaunais se glorifiait particulièrement de sa superbe indépendance, trésor qu'il s'était soigneusement appliqué à ne pas compromettre dans ses relations avec les autres chefs de l'armée catholique royale. Il aimait à répéter que, parmi cette multitude de généraux, il ne consentirait jamais à reconnaître un supérieur, tant que le roi n'y viendrait pas commander en personne.

Jusqu'alors le majestueux hobereau daignait descendre au ton d'une bonté familière avec madame de Vaufrêne, dont il avait beaucoup connu les parents ; mais ce jour-là il affecta de ne pas la voir, en s'avançant le

nez en l'air, au milieu du salon de Pauline. Répondant ensuite à ses derniers mots qu'il venait d'entendre : mais mademoiselle, dit-il du ton de la surprise, je ne sais rien du tout; j'ignore absolument ce que vous prétendez que j'explique ici.

Pauline, accoutumée à respecter les grands airs du gentilhomme, qui lui imposaient beaucoup, parut stupéfaite de cette apostrophe froide et sévère. C'était sa manière habituelle, en présence des personnes dont il suspectait les opinions. — Eh bien! qu'avez-vous donc, monsieur? lui demanda-t-elle, non sans quelque trouble; ne reconnaissez-vous pas, sous son voile, madame de Vaufrêne?

— Je ne sais, mademoiselle, répondit-il; mais j'ai lieu de croire que c'est le même voile qui couvrait hier au soir une dame qu'on a vue courant les champs, tête à tête, avec un homme dont je rougirais de prononcer le nom.

—Je suppose que c'est de colère que vous rougiriez alors, monsieur, répondit tranquillement Adrienne ; mais comme je n'ai pas, ainsi que vous, de justes motifs pour être irritée contre M. Maurice Pierret, je conviens que c'était bien moi qu'il accompagnait hier à la promenade.

— Quoi! tête à tête! Adrienne, s'ecria Pauline; est-il possible que tu te compromettes à ce point avec de pareilles gens! si tu ne peux pas toujours empêcher ce Pierret de s'attacher à tes pas quand tu sors avec la petite Rose, sa fiancée, dont tu fais ta société intime, pour te concilier la faveur de son père l'avocat, cela du moins peut s'excuser.... Mais souffrir qu'un être de cette espèce!....

— Pauline, répliqua-t-elle avec fermeté, cet être-là est un homme plein d'honneur, doué des qualités les plus précieuses et les plus aimables, d'un esprit élevé, d'un bon cœur; je fais de lui le plus grand cas.

Ce dont je rougirais, ce serait de déserter, en leur absence, la cause de ceux que je nomme mes amis et qui méritent de l'être.

— Vous l'entendez, mademoiselle de Quercy, reprit M. de Lajaunais, pâle de fureur et toujours sans regarder Adrienne. Eh bien! me blâmerez-vous encore de ma circonspection?

— Je ne sais plus qu'en dire, répliqua Pauline déconcertée; et j'avoue que le langage de madame de Vaufrêne semble justifier les doutes que les honnêtes gens commencent à concevoir à l'égard de ses opinions.

— Des doutes! mademoiselle, répartit Lajaunais avec un rire amer, oh! vraiment je n'en ai plus. Du moins n'est-il pas douteux qu'hier, avec ce digne ami dont elle ose se vanter, elle a pris par une voie détournée le chemin de la ferme de Thomas Nattier. Oserai-je, madame, continua-t-il en se tournant brusquement vers Adrienne,

avec un regard foudroyant, oserai-je vous demander quel espèce d'intérêt vous conduisait chez ce misérable?

— L'intérêt qu'inspire le malheur, monsieur, répondit-elle sans s'émouvoir.

— La réplique est ingénue, répartit le fier gentilhomme. Ainsi, dans votre opinion, le malheur est du côté du paysan révolté qui s'attaque insolemment à son seigneur; du manant qui, grâces à un tribunal composé du rebut de la société, et à un avocat plus vil encore, obtient, contre son maître, une condamnation scandaleuse, en mettant en jeu les passions et les intrigues de son exécrable parti. Et cela dans un moment où la populace, qui pressent la fin prochaine de son règne, lève la tête avec plus d'audace et de fureur que jamais! Grâces au ciel, madame, d'autres ont pensé, au contraire, que les honnêtes gens menacés dans leur existence et dans leurs propriétés, méritaient un peu plus d'intérêt que la lie du peuple à laquelle vous

trouvez convenable de vous associer. Ces hommes loyaux et généreux, que je me garderai bien de désigner ici, de peur que leurs noms ne courent bientôt toute la ville, ont jugé qu'il était temps de rejeter la terreur dans le camp des *terroristes*, en usant envers eux de justes représailles ; et de frapper un coup assez vigoureux pour avertir la populace, de la présence dans ce canton, d'une force capable de la comprimer à l'instant décisif. Du reste, madame, poursuivit Lajaunais avec véhémence, si les choses ont été poussées à la dernière extrémité, ne vous en prenez qu'à vous-même ; oui, c'est vous seule qui devez répondre de certaines rigueurs que votre indiscrétion a rendues indispensables.

— Mon indiscrétion, monsieur ! dit Adrienne au comble de la surprise. Que parlez-vous de coups à frapper, de rigueurs dont j'aurais à répondre. Expliquez vous....

— C'est assez d'explications, madame,

répliqua Lajaunais en la regardant de travers, les sourcils froncés. Que cet avertissement vous suffise. Au surplus, choisissez : avec nous ou contre nous, il n'y a pas de milieu ; la crise approche, et nous aimons mieux un ennemi déclaré qu'un ami capable de trahison.

— M. de Lajaunais, répondit Adrienne d'une voix assurée, je suis attachée par principes et par sentiments, de cœur et d'ame, à la cause que vous soutenez, parce que c'est celle de la religion et du roi, de la justice et de l'humanité. Je n'hésite pas dans ce choix....

— En ce cas, interrompit-il vivement, vous n'hésiterez pas davantage à me dire quel est le traître qui vous a instruite du projet que vous avez eu l'excessive imprudence, pour ne pas dire pis, de révéler hier au soir à Thomas Nattier.

— Mais je ne lui ai rien révélé du tout, monsieur, dit-elle avec le plus grand calme.

Encore une fois je ne comprends pas plus votre galimathias amphigourique sur ce coup vigoureux, porté si à propos, et sur la trahison dont vous m'accusez, que je ne suis intimidée de vos contorsions et de vos menaces. Quant aux amis auxquels vous m'ordonnez de renoncer, sous peine de votre indignation, je continuerai à les voir aussi souvent que par le passé; non pas pour vous fâcher, Dieu m'en préserve! mais seulement parce que cela me plaît et me convient.

Madame de Vaufrêne s'était levée sans faire attention au mélange singulier de rage et d'effroi qu'exprimaient les traits décomposés de Lajaunais, non plus qu'au trouble de mademoiselle de Quercy, qui le regardait en frémissant.

— Ma bonne petite Pauline, continua-t-elle, je voulais t'entretenir de bien des choses, mais tu vois qu'il n'y a pas moyen de causer, puisque M. de Lajaunais s'obstine

à rester juché sur son grand cheval de bataille; viens déjeûner avec moi demain.

Elle sortait ; Lajaunais la saisit brutalement par la main. — Restez, morbleu! s'écria-t-il avec une violente explosion de colère. Vous êtes mieux instruite que vous ne voulez le paraître, et alors il faut que je sache par qui vous l'avez été ; ou bien, vous ne saviez rien encore, et maintenant vous êtes sur la voie. Dans le premier cas, il est indispensable que vous m'appreniez tout-à-l'heure quels noms on vous a révélés, quels noms vous avez osé répéter... Je veux....

Pauline perdant la tête à la vue de ce transport, venait de saisir le cordon de sa sonnette, qu'elle tirait de toutes ses forces. — Que faites-vous, lui dit Lajaunais en jurant; vous savez bien que vos gens ne sont pas sûrs! Voulez-vous nous perdre tous?

— Mais qu'y a-t-il donc entre vous?

demanda Pauline épouvantée. Pourquoi ces violences, monsieur? Qu'as-tu donc fait, Adrienne?

Un grand laquais entra précipitamment. — Au secours! cria madame de Vaufrêne; mademoiselle se trouve mal : ne voyez-vous pas sa pâleur? Appelez ses femmes; Lucie! Mariette!.... Où est mon domestique?

— Lucie! Mariette! répéta le laquais à grand bruit; accourez! accourez vîte, mademoiselle se meurt. François! votre maîtresse vous demande.

En un clin d'œil, tous furent dans le salon. Et tandis que les femmes de chambre s'empressaient autour de mademoiselle de Quercy, qui paraissait en effet mourante, Adrienne prit le bras du robuste François. A l'abri, sous cette protection, elle se retourna vers M. de Lajaunais, qui grinçait des dents. — Monsieur, lui dit-elle tout bas, il est trop vrai que vous seul m'avez appris

ce que j'ignorais, ce que je refusais absolument de croire; je ne vous dois point le secret; je le garderai pourtant, quant à ce qui vous concerne. Mais j'en userai pour détourner de la tête de vos innocentes victimes, ces *grands coups* que vous méditez sous prétexte du bien public, afin de satisfaire vos vengeances personnelles.

Elles sortit, à ces mots, sans prendre congé de Pauline, qui, demi-morte d'effroi, semblait avoir perdu la faculté de parler.

CHAPITRE XXVII.

La ferme incendiée.

En arrivant chez Cartinet, où elle se rendit en toute hâte, madame de Vaufrêne trouva beaucoup de monde assemblé; on parlait haut et confusément dans l'étude; et la voix du père Lefèvre, aubergiste de la *Grande-Pinte*, dominait toutes les autres. Les portes étaient ouvertes; Adrienne pénétra sans obstacles, jusqu'à la petite salle de Rose; elle n'y vit personne; cette pièce touchait à celle où la foule se pressait; elle put entendre de là tout ce qu'on disait.

— Écoutez, écoutez, criait Cartinet en

imposant silence à la foule; sachons d'abord comment les choses se sont passées, il faut tout connaître avant de prendre un parti; voyons, parlez seul, père Lefèvre.

— Eh bien! dit l'aubergiste, en attendant le retour de Maurice qui est allé sur les lieux, pour prendre des informations plus exactes, voici comme le petit Michel m'a conté l'affaire. Hier, à la tombée de la nuit, en rentrant des champs, un peu avant son père Thomas Nattier, l'enfant rencontra sur le chemin, Madeleine, sa sœur, qui venait à eux, et qui lui demanda quelles étaient les personnes qu'elle avait vues de loin, parler au bas du côteau avec Thomas. Il répondit.—C'est monsieur et madame Pierret.

— Comment! madame Pierret! interrompirent plusieurs voix.

— Eh! qu'importe cette bêtise, s'écria Cartinet, ils ont pris une de mes clientes pour la femme de Maurice. Écoutons l'exposé des faits.

— Madeleine, reprit l'aubergiste, dit tout de suite à l'enfant; eh pourquoi se sont-ils allés cacher pour causer? — En sais-je rien, dit le petit. Alors Madeleine, qui avait toujours été plus douce qu'un agneau, s'est mise à jurer comme un grenadier, en répétant plusieurs fois : — Il m'a trahi, il lui a tout dit, eh bien! il me le payera! Ensuite elle a menacé le petit de le rouer de coups, s'il rapportait un mot de tout cela, et pour plus de sûreté, elle l'enferma dans l'écurie sans souper.

Pendant la nuit, Michel réveillé par un grand coup de tonnerre, se leva pour fermer la lucarne de l'écurie, et de là il vit à la lueur des éclairs, Madeleine, un paquet sous le bras, qui sortait avec un homme par la grande porte, qu'il laissèrent ouverte. L'enfant saisi de peur, n'osa pas d'abord appeler, mais ensuite reprenant courage, il se mit à crier de toutes sès forces; personne ne lui répondit; les chiens n'a-

boyaient pas. Environ une demi-heure après, il vit le bûcher aux fagots tout en feu. Le vent soufflait du côté de l'écurie ; Michel, ne pouvant ouvrir la porte pour s'enfuir, monta sur le ratelier, s'accrocha aux poutres; et, faisant un trou au chaume, il se laissa couler jusqu'à terre, et se sauva par les champs.

Le pauvre enfant gagna ainsi le grand chemin, toujours courant, et le suivit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Miannay, où il trouva tout le monde sur pied; on s'était armé, on se rassemblait, on parlait des chauffeurs...

— Les chauffeurs! répétèrent à grands cris les auditeurs du père Lefèvre. Quoi! c'étaient les chauffeurs; les voici venus dans ce canton! et pourquoi n'a-t-on pas sonné le tocsin!

— Le tocsin! répéta Cartinet, eh! imbéciles, grâces à Dieu, il n'y a plus de cloches.

— Comment! grâces à Dieu! repartit

Lefèvre; il n'aurait pourtant pas été si mal qu'on en eût conservé du moins quelques-unes pour cet usage....

— Allez au diable avec vos cloches, reprit l'avocat tout en feu; ce ne sont pas des cloches qu'il nous faut, mais des autorités fermes et surveillantes; des hommes forts, de bonne foi....

— Les cloches ne gâteraient rien, répliqua l'aubergiste.

— Vous êtes un vieux fou, cria Cartinet....

Le bruit devint alors si confus, que madame de Vaufrêne désespérant de rien apprendre de plus, sortit du cabinet pour monter à la chambre de Rose, où elle la supposait retirée loin de tout ce fracas. Elle avait à peine fait quelques pas dans la cour, quand, à sa grande surprise, elle vit accourir mademoiselle de Quercy essoufflée, palpitante, le visage animé des couleurs les plus vives. — Adrienne, lui dit-elle en pa-

roles entrecoupées, n'as-tu point parlé?....

— A personne depuis que je t'ai quittée. ils sont tous enfermés chez M. Cartinet, Rose est absente....

— Je respire, murmura Pauline, en chancelant; mais ne puis-je me reposer un moment? je succombe à la fatigue....

Madame de Vaufrêne s'empressa de la conduire dans la salle, et la fit asseoir à côté d'elle. A peine remise de sa vive émotion, Pauline reprit avec véhémence; mais à voix basse: — M. de Lajaunais est un homme affreux. Il vient de me dire tout... oui tout, Adrienne. C'est lui qui a fait incendier la ferme de Thomas Nattier! Il prétend que le service du roi commandait cette rigueur, dont l'exécution a été arrêtée dans un conseil secret....

— C'est faux! s'écria madame de Vaufrêne, sois sûre que cela est faux.

— Si fait, Adrienne, le conseil existe, je t'en réponds.

— Je ne te parle pas de cela, ma chère amie ; je te répète qu'il est faux qu'il soit question là dedans du service du roi ; c'est une horreur, que de profaner cet auguste nom, en le mêlant à de pareilles infamies.

— Certes, c'est un sacrilége, Adrienne ; j'en suis toute bouleversée ; je te dis que M. de Lajaunais est un monstre. Il se défend seulement d'être la cause de la mort du pauvre homme ; il prétend qu'il ne voulait pas qu'on le fît mourir, surtout si cruellement.

— Quoi ! l'ont-il donc tué ?

— Oui, tué, ma pauvre amie ; le malheureux a été égorgé, et jeté encore vivant dans les flammes qui dévoraient sa maison. Lajaunais assure que c'est le crime d'un mauvais sujet du canton, que ses gens se sont associés depuis quelques jours seulement. Il proteste que ses instructions prescrivaient de ne point répandre le sang. Quant à l'incendie, bien loin de le désa-

vouer, il s'en vante.... Oh! que cet homme m'est odieux!... Et il m'a commandé, oui, commandé, répéta Pauline en rougissant d'indignation, de voler sur tes pas, et de te déclarer qu'il y allait de ta vie et de la mienne, de révéler un seul mot de toute cette affaire. J'ai couru à ta maison, sans suite, sans une seule femme, il le voulait ainsi.... Ne t'y trouvant pas, j'ai pensé que tu serais chez ton avocat; mais j'ignorais le nom de la rue, le chemin pour y arriver, j'ai eu mille peines à découvrir cette demeure.... Mais à la fin te voici.... et tu n'as rien dit? tu me le jures?

— Reprends tes sens, mon enfant; je te répète que je n'ai vu personne à qui parler depuis notre séparation, chez toi. Ce logis était ouvert à tous venants; une foule de gens s'y rassemblent....

— En effet, observa Pauline avec inquiétude, que de monde j'entends! quel bruit est-ce là?

— Des amis de M. Cartinet qui s'entretiennent de ce malheureux événement.

— Ne savent-ils rien?

— Ils accusent les chauffeurs.

— Ce sont bien eux aussi, Adrienne; je savais depuis quelque temps que ces hommes ont fait partie de la compagnie que M. de Lajaunais commandait en Bretagne. Mais il nous assurait qu'ils n'entreprenaient rien que contre les ennemis du roi et de la religion, contre des assassins de la *terreur*, des acquéreurs de domaines nationaux, des athées; que sais-je! il soutient qu'ils ne volent point; qu'au contraire ils regorgent de fonds, grâces aux ballots de faux assignats que M. de Puisaye leur expédie d'Angleterre, et qu'ils sont chargés de répandre; enfin il nous avait persuadés ce que sont les plus honnêtes gens du monde, de bons et loyaux serviteurs du roi.

—S'il est vrai qu'ils ne volent pas, Pauline, repartit Adrienne; ils assassinent, ils

incendient, leurs mains sont teintes de sang! Crois moi, ma chère amie, rompons avec ces hommes féroces, que certainement le roi désavoue, autant que la religion les réprouve. N'espérons plus qu'en Dieu, n'invoquons que sa justice; et dès aujourd'hui, bien loin d'obéir encore en esclave à M. de Lajaunais, défends lui l'entrée de ta maison.

— Ah! ma chère Adrienne, interrompit Pauline effrayée, tu ne sais pas ce qui se passe! il m'a autorisée à te le dire, afin de te faire comprendre le danger auquel tu t'exposerais en osant lui résister. Une flotte immense est sortie des ports d'Angleterre, depuis huit jours environ; une seconde l'a suivie de près. Ces deux divisions, composant plus de quarante vaisseaux de guerre, se sont réunies en vue des côtes de la Bretagne; elles escortent des centaines de transports chargés d'une armée anglaise de vingt mille hommes, commandée par M. d'Her-

villy, et d'une autre, d'émigrés, par M. de Puisaye. Une troisième flotte est prête à mettre à la voile, et n'attend que l'arrivée des princes réunis à Edimbourg, et qui amèneront un corps de réserve formé en Allemagne par M. de Sombreuil. Cet armement, d'une force sans exemple dans les annales de l'Angleterre, doit être maintenant débarqué sur la côte de France; on ignore le point précis; mais les moyens mis à la disposition des chefs de l'entreprise, sont tellement prodigieux, qu'il est impossible de douter du succès. On parle de trésors incalculables en or, de plus de dix milliards d'assignats imités de manière à tromper l'œil le plus exercé, j'en ai vus; il y a des munitions, des habits, des canons, des fusils, pour armer et équiper cent mille hommes. Le chevalier de Charrette et Stofflet ont repris les armes dans la Vendée, la Bretagne entière est soulevée. *L'agence royale* de Paris, présidée par mon-

sieur l'abbé Brottier, et qui, depuis quinze jours a ranimé, avec plus d'ardeur que jamais, ses relations dans toute la France, à l'occasion de l'avènement de Louis XVIII au trône, vient de donner partout l'élan aux comités royalistes des provinces; nous en avons un ici, je te l'ai déjà dit; il se tient chez moi; Lajaunais le préside. Enfin, il n'y a pas de doute que le triomphe de notre cause ne soit assuré. Dans cette situation, ma pauvre Adrienne, la pensée peut-elle venir d'affronter M. de Lajaunais, qui d'un moment à l'autre sera maître absolu ici; il se montre bien résolu à ne pardonner à personne, fût-ce à son propre père, la moindre faute contre le service du roi....

— Mais c'est aussi de la *terreur* que va faire ce petit tyran-là, s'écria madame de Vaufrêne.

— Je le crains, Adrienne; en attendant il commande au nom du roi; comment lui résister?

Pauline de Quercy parlait avec tant de véhémence, qu'elle ne s'aperçevait pas que le bruit allait croissant dans la chambre voisine. Adrienne l'interrompit de nouveau ; elle venait de distinguer la voix de Maurice, et le silence s'était tout à coup rétabli. Les deux amies écoutèrent aussi. Le jeune homme revenait de la maison de Nattier, et de parcourir les environs ; il raconta les évènements déjà connus, et la mort cruelle du fermier, que l'on ignorait. Cette circonstance excita une horreur générale.

— On ne sait ce qu'est devenue sa fille Madeleine ; ajouta Maurice, et l'on ne doute pas qu'elle n'ait suivi un jeune homme, appelé Joseph Pinson, qui tenait un café à Franleu. Il a disparu du pays ce matin, avec plusieurs mauvais sujets qui étaient venus se loger depuis quelques jours dans son établissement.

— Ils faisaient tous partie de la bande des chauffeurs du canton d'Ault, dit le père

Lefèvre, j'ai de bons renseignements là-dessus. Quant à la mort de mon beau-frère, qui n'avait pas le sou, ce ne peut être qu'une vengeance particulière.

— C'est évident, interrompit Cartinet d'une voix élevée ; et cette seule remarque nous conduit à la découverte du criminel. En effet, messieurs, quel est l'homme que l'opinion publique désigne ici comme le chef des chauffeurs et des incendiaires de ce canton-là ? Je le demande ! qui se montrait animé, contre l'infortuné Thomas, de haine et de vengeance ? Je le demande ! qui avait enfin un intérêt direct et pressant à la mort de ce respectable père de famille ? Je le demande encore ! qui ?

— Lajaunais, Lajaunais, répondirent tous les auditeurs à la fois. Ce ne peut-être que lui, Cartinet à raison.

— Et il ne faut pas attendre qu'on nous rende justice contre ce scélérat, ajouta l'aubergiste ; il est l'ami intime du comman-

dant de la place. Le nouveau procureur-syndic du district a été autrefois son intendant; c'est madame Renaudot qui l'a fait nommer, par ses protections à Paris, ainsi que le président, qui est un vieux tremblеur, dont les terres touchent à celles de Lajaunais. Le maire ne vaut pas mieux; il est de la clique, et l'on peut se rappeler les intrigues qu'on a mises en jeu pour le faire élire. Non, non, nous n'aurons pas justice; il faut nous la faire nous-mêmes; la société populaire, dont nous nous sommes mal à propos séparés, se compose d'hommes énergiques, qui ne demandent pas mieux que de se rapprocher de nous: eh bien! allons les trouver, et tous ensemble faisons un appel au peuple souverain...

— Arrêtez, s'écria Maurice d'une voix éclatante qui couvrit les clameurs d'approbation que venait d'exciter la harangue du père Lefèvre. Arrêtez, mes amis. Est-ce à nous, hommes modérés, gens de bien, à

donner le signal de la révolte, à sonner le tocsin de la guerre civile ? Les autorités que nous-mêmes avons créées et investies de notre confiance, on prétend aujourd'hui, pour les déconsidérer, qu'elles nous ont été imposées par l'intrigue ! Le fait est inexact ; fût-il vrai, ces hommes représentent le pouvoir de la société ; respectons le caractère dont ils sont revêtus. Qui vous a dit qu'ils se refuseraient à nous rendre justice ? L'avons-nous réclamée ?... Mais contre qui la demanderons-nous, quel est le criminel ? On nomme Lajaunais, on l'accuse ; et sur quoi se fonde cette accusation capitale ? Sur de simples suppositions, sur de vagues rumeurs... N'importe, s'écrient de concert l'esprit de parti et la haine personnelle, il est assez coupable à nos yeux ; qu'il soit flétri des noms d'incendiaire, d'assassin, qu'il meure ! Et si l'on n'obéit pas assez promptement à ce vœu sanguinaire de nos passions délirantes,

tuons-le nous-mêmes, soulevons le peuple, armons-le! Périsse la ville entière, nos femmes, nos enfants, que le sang coule par torrents; mais du moins soyons rassasiés de vengeance! Eh! mes amis, voilà justement le langage, voilà les sentiments de ces hommes de la *terreur*, que vous frappez tous les jours d'un juste anathème dans vos paisibles réunions. Quel vertige vous égare! Rappelez vos esprits, redevenez vous-mêmes. Avisons plutôt ensemble, avec calme, aux moyens de jeter quelque jour sur cette ténébreuse machination; efforçons-nous d'éclairer les autorités; secondons-les dans leurs recherches; mais avant tout, songeons à soulager la famille de l'infortuné Nattier; cela vaut mieux encore que de la venger. Il reste quatre petits orphelins, j'adopte le plus jeune...

Des applaudissements universels couvrirent la voix de l'orateur. Dans l'autre chambre, les deux amies n'étaient pas moins

émues : oh ! j'en veux prendre un aussi s'écria madame de Vaufrêne en essuyant ses larmes.

— Et moi de même, dit vivement Pauline ; j'en fais le vœu à la Vierge. Quel est celui qui vient de parler ainsi ? Il est des nôtres, sans doute ?

— C'est Maurice Pierret, répondit Adrienne avec l'accent du triomphe.

— Lui ! bon Dieu ! est-il possible ! Au nom du Ciel, ma chère amie, garde-toi bien de lui dire que c'est en effet Lajaunais...

— Il le sait, Pauline.

— Et comment ? Je tombe des nues.

— Hier, le malheureux Nattier nous a confié que ce Joseph Pinson avait tout révélé à Madeleine...

— Maurice savait cela ! reprit Pauline au comble de la surprise, et c'est lui qui vient de parler ainsi ! Franchement, je le croyais un des plus dangereux de la bande... Et il adopte cet enfant !...

— Juge-le maintenant, répliqua madame de Vaufrêne avec enthousiasme. Ah! c'est le plus noble cœur, c'est la plus belle ame!.... Et tu ne connais pas encore la centième partie de ce qu'il vaut. Voilà pourtant celui qu'un Lajaunais t'instruisait à confondre parmi les plus vils scélérats, et à vouer, avec eux, au supplice des traîtres....

— Ma chère amie, repartit Pauline, je m'effraye réellement, pour toi, de la chaleur que tu mets à défendre ces gens-là, dans les circonstances où nous nous trouvons. Prends bien garde, Adrienne, je connais la violente exaspération des nôtres, et l'on commence à suspecter tes opinions. Quant à ce Maurice, je ne prétends pas nier qu'il ne se conduise bien aujourd'hui; mais n'exagérons rien, j'entrevois plus de calcul que tu ne penses, dans tout cela...

— Et quel calcul, demanda madame de Vaufrêne indignée?

— Sois sûre que ce Cartinet, qui est l'intrigue même, aura eu quelque vent de la grande nouvelle. Lui et les siens commencent à trembler; ton Maurice doit sentir qu'il a bien des torts à se reprocher.

— Ah Pauline! que tu es ingénieuse à lui en trouver; que tu le hais!

— Je te proteste que non, ma chère Adrienne, on ne hait pas plus ces sortes de gens-là qu'on ne les aime; c'est beaucoup que de ne pas trop les mépriser; et voilà où j'en serais avec celui là, si j'étais bien assurée que ses paroles et sa conduite d'aujourd'hui fussent l'effet d'un bon mouvement; mais j'en doute. En tous cas, ne dis rien du tout ni à lui ni à d'autres; car tu sens les conséquences d'une indiscrétion, avant l'instant décisif.

— Je serai muette, répondit Adrienne d'un ton sec. Mais il est bon qu'on ne te voie pas ici, pendant que les esprits fermentent à ce point; car si tu es si mal

disposée en faveur de ces *sortes de gens-là*, je t'assure qu'ils ne sont pas en reste avec toi.

— A leur aise, Adrienne. Je suis seulement fâchée de voir, au ton que tu prends avec une camarade d'enfance, que tes nouveaux amis, si peu dignes de l'être, quoique tu en dises, occupent à présent la première place dans tes affections; surtout quand je te démontre si évidemment le danger actuel de ces liaisons, en tout temps fort inconvenantes.

— C'est justement le danger qu'ils courent qui redouble l'intérêt que je leur porte, Pauline; quant à celui qui me menace, à cause d'eux, je ne m'en effraye point. Ne parlons donc pas de cela. Mais, encore une fois, il est bon que tu te retires. On pourrait venir, et te reconnaître....

— Eh! qui me reconnaîtrait? pas un de ces hommes n'a pu me voir encore; c'est la première fois que je sors depuis que j'habite

cette ville. Mais puisque tu trembles ainsi que je ne te compromette avec ces misérables....

— Oui, va-t-en, ce sera beaucoup mieux. Rapporte à ton Lajaunais tout ce que tu viens d'entendre, et rassure-le contre la crainte d'une indiscrétion de ma part. Je garderai religieusement le secret que j'ai découvert et ceux que tu m'as confiés. Mais ne crois pas que ce soit par intérêt pour lui ou par frayeur, je le déteste, je le méprise....

— Ah je te l'abandonne, Adrienne, mais en vérité ton Maurice Pierret ne vaut pas mieux que lui.....

— Va-t-en Pauline, va-t-en. C'est assez, c'est beaucoup trop.

— Adieu, madame de Vaufrène.

— Adieu, mademoiselle de Quercy.

Pauline s'éloigna en déplorant les effets qu'avait produit sur un aussi bon esprit que celui de son ancienne amie, la fréquenta-

tion de la mauvaise compagnie. Adrienne, se disait-elle, était autrefois embrasée d'une ardeur de vocation si brûlante pour la vie religieuse! Et maintenant elle ne veut plus entendre parler de couvent! La pauvre femme tourne au patriotisme à vue d'œil.... Adrienne, jusqu'a présent si franchement aristocrate, craint aujourd'hui la contre-révolution! Décidément la voilà patriote.... et puis, prendre contre moi le parti d'un Maurice Pierret!... d'un paysan si hideux, si grossier! Allons, on n'avait que trop raison, madame de Vaufrêne est patriote à faire horreur; on ne peut plus la voir.

Tandis que Mademoiselle de Quercy retournait à son hôtel, occupée de ces réflexions pleines de justesse, Maurice continuait à calmer les têtes effervescentes du club Cartinet. Il s'attacha surtout à faire comprendre le danger de ranimer les fureurs de la multitude, que la société populaire,

toujours debout, s'efforçait alors d'exciter pour s'en faire un moyen dans la lutte qui commençait à se rengager entre les partis, au sujet de la nouvelle constitution. Tous les jours les papiers publics apportaient le détail des débats animés de la Convention sur chacun des articles de cette loi organique, qu'elle discutait. Ils montraient à découvert le dessein d'enlever à la classe inférieure, l'influence dont elle avait abusé ; c'était une cause de vive irritation pour les uns, et de grande espérance chez les autres.

Les aversions plus ardentes, les ressentiments plus âcres, se trouvaient alors en présence; la moindre étincelle pouvait tout mettre en feu; et les bons citadins d'Abbeville aspiraient au repos, leur premier besoin, après tant d'agitations. Aussi le club Cartinet se proposait-il pour objet particulier de maintenir la tranquillité du pays au milieu de cette conflagration uni-

verselle ; et cette sage disposition favorisa le succès de Maurice.

On doit croire que, pour sa part, il était animé du désir sincère de la paix publique ; mais il est très probable aussi, que les émotions de son cœur ne furent pas étrangères aux raisons qui le décidèrent en cette circonstance. Un fait incontestable en effet c'est que le nom de madame Renaudot avait été prononcé d'un air menaçant par l'aubergiste de la Grande-Pinte, et mêlé mal à propos, dans les reproches adressés à Lajaunais. Or le nom de cette dame exerçait encore bien de l'empire sur notre héros ; il en coûte à l'historien de Maurice Pierret, de jeter ainsi un nuage sur la pureté des motifs d'une bonne action de ce vertueux jeune homme ; mais la vérité avant tout.

Quoi qu'il en soit, Cartinet lui même en dépit de l'échec personnel qu'il venait d'essuyer dans la discussion, applaudit le

premier au discours de son filleul, qui enleva tous les suffrages. L'assemblée grossie ce jour-là d'une multitude d'intrus, et d'abord si orageuse, se contenta donc de décider qu'une plainte régulière serait faite par le père Lefèvre, en qualité d'oncle des orphelins et de la fille enlevée; et le club nomma une députation chargée de réclamer, avec l'appui des principales autorités, en faveur de cette famille opprimée, leur concours actif pour parvenir à la découverte des coupables.

CHAPITRE XXVIII.

La société populaire. — Le président Mirot.

L'ALARME fut grande parmi les habitants d'Abbeville, à la nouvelle de l'irruption des chauffeurs sur leur territoire, jusqu'alors respecté par ces bandits, qui s'étaient bornés à désoler le canton d'Ault. A cette époque, malgré la paix récemment conclue à Bâle avec la Prusse, et la trève de la Vendée, la république opposait huit grandes armées aux ennemis du dedans et du dehors. La défense des villes de l'intérieur était donc uniquement confiée à la garde nationale; mais Abbeville avait en outre quel-

ques dépôts des corps de l'armée du Nord, commandée par Moreau. Quant à la gendarmerie, disséminée dans les principaux bourgs, le long des grandes routes, on l'employait exclusivement à l'arrestation, à la conduite des réquisitionnaires déserteurs, et à l'escorte des voitures publiques.

Au milieu de la fermentation causée par l'événement de la veille, la société populaire [1] ne pouvait rester oisive. Ses débats

[1] Déjà, au mois de novembre précédent, la Convention avait suspendu les séances des Jacobins de la capitale, et le 21 février suivant (1795), la fameuse commune de Paris, cet autre foyer non moins ardent des fureurs démagogiques, avait fait place à douze municipalités égales en pouvoir, et dont chacune se trouvait désormais impuissante contre l'action du gouvernement. Cette double mesure avait porté un coup mortel à l'anarchie; mais les *Sociétés populaires* restaient encore debout dans les provinces, et la plupart conservaient de grands moyens d'influence locale; les affiliations subsistaient, et entretenaient une correspondance active entre les clubs jusqu'aux extrémités de la France. Toutefois l'unité de vues et de plan manquaient à ces assemblées, depuis la clôture de la société mère; et elles furent toutes entièrement

furent bien autrement violents, ce soir-là, que ceux du club Cartinet. On attaqua, dans les termes les plus emportés, les personnes des autorités constituées, leurs actes, et jusqu'à leurs intentions. On les accusa publiquement d'être en relation avec les brigands du canton d'Ault, que vomissaient les flottes britanniques sur la côte, et qui trouvaient toujours un refuge assuré sur les vaisseaux anglais, parce qu'ils étaient avertis à temps, par leurs complices d'Abbeville, des poursuites dirigées contre eux.

Ces complices, criait-on confusément, c'est le maire, c'est le président du district, le procureur-syndic; c'est surtout le commandant de la ville. Pourquoi n'ont-ils pas d'abord lancé la force armée à la poursuite des brigands? Pourquoi ne pas requérir la garde nationale, ordonner la

dissoutes, sans obstacle, au mois d'avril suivant, par l'un des derniers décrets de la Convention.

levée en masse des communes rurales ?

— Pourquoi ! pourquoi ! s'écria le président l'œil en feu, en faisant retentir sa sonnette avec violence, et en agitant un papier ; je vais vous le dire, moi ; je sais pourquoi. Écoutez, écoutez.

A la vue de ces gestes d'énergumène, et surtout étourdis par les éclats de la voix du président, le citoyen Mirot, qui tonnait autrefois les basses-tailles dans les chœurs de l'opéra de Paris, les auditeurs se calmèrent tout à coup, on fit silence : citoyens, gronda Mirot d'un air ténébreux, vous demandez pourquoi les autorités n'ont pas fait leur devoir, ou plutôt pourquoi nous sommes trahis ! demandez donc aussi pourquoi les bêtes féroces déchirent et dévorent leur proie ; pourquoi l'Être suprême a voulu que chaque animal créé obéît à son instinct !

L'orateur, interrompu par de bruyants applaudissements, agita de nouveau sa son-

nette d'une main et ses papiers de l'autre, pour commander l'attention : — J'ai dit que nos fonctionnaires nous trahissent, reprit Mirot; je vais le prouver. Cette lettre est du citoyen Prieur, aubergiste de Miannay. Il me mande que deux heures environ avant qu'on ne vît les premières lueurs des flammes qui ont dévoré la ferme de Nattier, un homme au service du commandant de cette ville, du traître Renaudot, un nommé Lapierre est arrivé dans son auberge, pour remettre aux deux gendarmes qui y sont logés, l'ordre de se porter en toute diligence vers un point opposé. Après le départ des gendarmes, des hommes déguisés en rouliers, et qui paraissaient avoir des armes cachées sous leurs blouses, sont arrivés à l'auberge, où Lapierre les a invités à boire; ils ont long-temps parlé bas ensemble.

Ce matin, continua le président en élevant progressivement la voix jusqu'au ton

le plus éclatant ; ce matin, citoyens... je frisonne en vous rapportant cette affreuse profanation... ce matin... vous frémirez d'horreur ainsi que moi... ce matin, on a trouvé, coupé dans sa racine et gisant ignominieusement dans la boue, l'arbre sacré de la liberté !

A ces derniers mots, des cris perçants, des rugissements prolongés, frappèrent les voûtes de l'église où se tenait l'assemblée. Un groupe plus tumultueux que les autres, se forma en tourbillonnant autour du président ; les délibérations furent suspendues ; les bourgeois du quartier, des femmes surtout, en grand nombre, affluaient auprès des portes. On entrait, on sortait, on s'interrogeait. De temps en temps, un des secrétaires se détachait de la masse épaisse qui bourdonnait auprès du président, remettait des lettres ou donnait un ordre verbal à des misérables, en haillons, qui se précipitaient d'un air af-

fairé, fendant la foule et disparaissant dans les flots de la multitude.

La nuit survint; on alluma un grand lustre de quinquets, suspendu au milieu de l'enceinte garnie de bancs, qui se dessinaient en amphithéâtre devant l'ancienne chaire, convertie en tribune. Cependant on ne prononçait aucun discours, et les spectateurs, peu nombreux d'ailleurs, commençaient à se retirer, quand les hommes dépêchés de tous côtés revinrent les uns après les autres. Ils paraissaient fort irrités, et leurs rapports successifs éteignaient visiblement l'ardeur du président et de ses amis les plus chauds, dont l'air de confiance se changea en une expression très prononcée de dépit, puis de rage: le peuple est démoralisé, s'écria Mirot; il est inconcevable qu'un aussi exécrable attentat n'ait pu réveiller le lion endormi. Cependant, je le répète, la trahison ne s'endort pas, et nous marchons sur un volcan; une irruption de chouans, d'é-

migrés et de Vendéens inonde, depuis quelques temps la ville, ils complotent ouvertement contre la liberté. Tout est perdu si nous ne parvenons pas à ranimer l'ancienne énergie de la nation, qu'on veut museler.

A la suite de cet exorde véhément, Mirot proposa de nommer une députation chargée de porter le lendemain, aux autorités constituées, l'expression du mécontentement du peuple; de demander l'arrestation et la mise en jugement de Lapierre compromis dans l'affaire de l'arbre de la liberté coupé, et accusé de complicité avec les chauffeurs; l'objet principal de cette démarche devait être de réclamer, comme mesure de salut public, l'expulsion des émigrés rentrés, surtout des chouans et des Vendéens amnistiés.

L'avis du président fut adopté à l'unanimité, et l'on nomma sur-le-champ les députés; l'assemblée se sépara aux cris de vive la république! Dans la bouche de tels

hommes, ce cri signifiait trop clairement vive l'anarchie! et il ne trouvait plus que de rares et faibles échos. Il était évident que la masse commençant à se désabuser des jongleries de ses anciens meneurs, ne cédait déjà plus si facilement à leur impulsion. Les délégués de la société populaire venaient d'en faire l'épreuve. En vain avaient-ils parcouru les rues les plus populeuses et les faubourgs, dans le dessein de soulever la multitude ; elle était restée calme, quoique blessée en apprenant que le commandant était impliqué dans l'affaire des chauffeurs.

De grand matin, le jour suivant, les journaux de Paris apportèrent la nouvelle d'un combat, livré en vue des côtes du Morbihan, entre douze vaisseaux français commandés par Villaret-Joyeuse, et une flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Bridport Les papiers publics laissaient entrevoir, plutôt qu'ils n'avouaient, un résultat dé-

sastreux; mais des lettres particulières dont on vit de bonne heure circuler un grand nombre de copies, donnaient des détails très circonstanciés de la défaite de nos marins. La foule s'amassait sur la place; on se passait, de main en main, ces lettres; on les lisait tout haut, et l'agitation croissait de moment en moment, quand Cartinet d'un côté, à la tête de la députation de son club, et Mirot de l'autre, conduisant les plus exaltés des clabaudeurs de la société populaire, se rencontrèrent au milieu de cette cohue.

— Mille millions de démons! dit le chanteur à l'avocat, voilà les fruits de ton *modérantisme,* citoyen Cartinet!

— Ce sont plutôt les effets de tes fureurs insensées, répondit le petit homme d'une voix très élevée. Au surplus, est-ce parce que je suis modéré, que Villaret-Joyeuse a été complétement battu?

— Cela n'est pas vrai, interrompit l'autre avec feu.

— Est-ce à cause de mes opinions sages et raisonnables, reprit Cartinet d'un ton railleur, que les Anglais lui ont pris deux vaisseaux de ligne?...

— C'est faux!

— Et que le *Formidable*, de 80 canons, à sauté en l'air et disparu comme un feu de paille?....

— Mensonge abominable....

— Et que les autres, dispersés, démâtés, à demi-brisés, ont pris la fuite devant les forces inférieures des Anglais, qui les ont poursuivis jusque dans le port de l'Orient où ils les tiennent bloqués?

— Tout cela est un tissu de faussetés atroces, cria Mirot hors de lui. C'est ton *modérantisme*, ou plutôt ton aristocratie déguisée qui favorise la circulation de ces nouvelles controuvées. C'est toi et ton club, qui encouragez les *alarmistes* à débiter, à propager ces bruits mensongers, injurieux à la gloire de nos braves. Qu'on remonte

à la source de ces infâmes nouvelles, et l'on y trouvera, sans faute, les Renaudot, les Lajaunais et autres stipendiés de l'Angleterre.. Ah! si l'on m'en croyait, on mettrait la main sur tous ces colporteurs de lettres anonymes, et l'on saurait enfin....

— En voici un, crièrent plusieurs voix, en désignant un homme qui se faufilait dans le groupe.

— Amenez-le, commanda Mirot à ses gens.

— Le voici, répondit l'un d'eux qui venait de le saisir au collet. C'est lui qui a le premier distribué les copies de lettres.

— Qui es tu brigand? demanda Mirot à l'inconnu.

— Je suis au service du commandant de la place, répondit l'homme d'un air assuré; et je m'appelle Lapierre, afin que vous le sachiez.

— Ah! ah! reprit Mirot furieux; et c'est

toi, vil esclave, qui as été vu, dans la nuit d'avant hier, portant des ordres de ton maître à la bande des chauffeurs pour incendier la ferme de Nattier.

— Vous en avez menti, repartit Lapierre en se dégageant des mains de celui qui le retenait, et en menaçant le président de ses poings fermés. J'ai été porter l'ordre aux gendarmes d'aller escorter une diligence sur la route de Rouen. Et quant à ces papiers, je les ai trouvés là par terre sur la place.

— Assommez, assommez le traître! cria Mirot indigné. C'est lui qui a coupé l'arbre de la liberté à Miannay.

— Il faut écouter sa justification, cria plus haut encore le petit avocat.

— Oui, oui. — Non, non. — Assommez le chauffeur. — Il faut le pendre....

— Il faut pendre avec lui son maître Renaudot, dit Mirot avec un accent si plein, si étourdissant, qu'il couvrit toute cette

criaillerie. En attendant, faites main basse sur ce brigand.

— Mais qu'on le juge d'abord, répliqua Cartinet avec un cri aigu.

— Qu'à cela ne tienne, repartit le président d'un air magistral. Le peuple va prononcer. Il importe en effet que sa justice soit éclairée, et que l'accusé nomme ses complices de l'attentat de Miannay, et du forfait de la ferme incendiée; car tout cela se lie, et nous trouverons inévitablement, parmi les coupables, tous les chouans et Vendéens rentrés, leur chef Lajaunais et l'infâme clique des émigrés amnistiés.

— Puisqu'on parle de jugement, reprit Cartinet avec impétuosité, je ne décline pas la juridiction du peuple souverain; mais je me déclare le défenseur de l'accusé; je plaiderai pour lui. Et d'abord, où sont les témoins du fait qui lui est imputé. Je proteste hautement contre l'illégalité....

On avait fait un cercle autour de ce

groupe principal. Les chefs de la société populaire s'étaient saisis de Lapierre, qu'ils retenaient par le bras. Quelques misérables de la lie du peuple, excités par les clameurs de ces forcenés, et avides d'un spectacle extraordinaire, interrompirent l'avocat en demandant à grands cris qu'on pendît le chauffeur. Lapierre avait perdu toute son assurance, et cherchait des yeux dans la foule, d'un air égaré, s'il ne reconnaîtrait pas quelque ami. Mais déjà, le seul qui se fût prononcé en sa faveur, Cartinet, qui pourtant le détestait, et dans toute autre occasion aurait plaidé de bien meilleur cœur pour le faire fouetter et marquer au milieu de la place, Cartinet, repoussé, honni, baffoué, venait d'être rejeté bien loin.

On entraînait donc Lapierre vers le lieu des séances de la société populaire, où il devait être jugé, et la foule suivait, mais sans élan, sans fureurs; le temps des grandes frénésies était passé; celles de Mirot et de

ses amis n'enfièvraient plus la masse, que la curiosité seule attirait sur leurs pas. Cartinet, tout au ressentiment de son injure personnelle, trépignait de dépit à la vue de la marche triomphale de son adversaire, quand le fouet d'un postillon retentit dans la grande rue; et son cheval lancé au grand galop, fondit presqu'aussitôt sur le groupe au milieu duquel le petit avocat exhalait en imprécations sa colère impuissante.

On fuyait, on se heurtait en criant, chacun s'efforçait d'éviter le choc ; mais la colonne trop épaisse, opposait une résistance invincible, le cheval brusquement retenu, se cabra, le courrier renversé tomba sur le pavé : tout le monde s'empressa autour de lui : — Quelles nouvelles? — D'où venez-vous? —Et ce combat naval? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Eh mille Dieux ! demandez-moi donc si je suis tué ou non, répondit le courrier en se relevant à l'aide de Cartinet,

qui l'interrogeait avec le plus d'empressement.

— Ce n'est rien, lui dit l'avocat, vous voilà sur pied. Eh bien! ce combat naval?....

— Vous en parlez morbleu bien à votre aise, ce n'est rien! j'ai le pied....

— Non, non une légère foulure, reprit Cartinet, appuyez-vous sur moi; voici un assignat de 25 francs pour boire; mais dites moi, n'est-il pas vrai que ce combat naval a été bien funeste?

— Il s'agit bien de cela! répondit le courrier en boitant, et poursuivant son chemin vers l'Hôtel-de-Ville, soutenu par Cartinet. Il y a de bien plus mauvaises nouvelles.

— Plus mauvaises! répéta Cartinet tout joyeux d'avoir à confondre l'incrédulité de Mirot.

— Les Anglais sont débarqués.

— Où donc?

— Dans la baie de Quiberon, ils sont plus de vingt mille.

— Ah! ah! mons Mirot, s'écria le petit homme, transporté de joie; nous allons voir si je suis encore un *alarmiste*, un fabricateur de faux bruits....

— Est-ce bien vous qui vous réjouissez d'un pareil malheur! s'écria le père Lefèvre indigné, je ne vous reconnais pas là, citoyen Cartinet.

— Vous êtes l'avocat Cartinet? lui demanda le courrier?

— C'est moi-même, mon ami.

— Ah corbleu! cela se trouve bien, j'ai là pour vous une lettre que mon ancien maître, M. Lambert, votre confrère de Rouen, m'a prié de vous remettre en passant. La voici.

Cartinet s'en saisit avec avidité, et abandonnant brusquement le bras du courrier au risque de le laisser tomber; il s'enfuit à toutes jambes du côté de la société popu-

laire, ouvrant d'abord la lettre, puis cherchant ses lunettes. Tandis que les paroles du courrier, recueillies par les témoins de cette scène, circulaient déjà dans la place et y répandaient la consternation, Cartinet que, dans tout autre moment, elles auraient navré de douleur, tressaillait de plaisir en se flattant de trouver dans sa dépêche la confirmation de ces funestes nouvelles. Encore dans l'ébranlement du courroux que lui avait inspiré la provocation de Mirot, il brûlait d'aller les lui jeter au nez, et de reprendre ainsi l'avantage dans la dispute qu'il était impatient de renouer.

Arrivé à la porte de la société populaire, il s'arrêta pour parcourir la lettre ; elle était en effet de son ami Lambert, l'avocat au parlement, autrefois chargé des affaires de Baptiste Pierret. Ce vieillard lui faisait le récit de la descente des Anglais, avec toute l'exagération d'une frayeur mortelle, et dans les termes dont on en parlait à Rouen,

d'après les premiers bruits de ce grand événement. Vers la fin de sa longue missive, l'avocat Lambert entretenait son confrère du procès contre les d'Aurigny, et lui envoyait la copie d'un billet insolent de l'abbé, qui venait d'arriver de Paris. Cartinet négligea cette partie de la lettre, et reprenant le détail des nouvelles publiques, il les lut de nouveau. A mesure qu'il avançait dans cette seconde lecture, son visage rayonnait d'une joie croissante : — A merveille, disait-il tout haut. Bien ! mieux encore....

— Qu'est-ce donc, lui demandait-on avec une vive curiosité?

— Un courrier, mes enfants, de grandes nouvelles, répondit-il d'un air triomphant.

— Des nouvelles ! des nouvelles ! répéta la foule autour de lui : faites place; qu'il entre ! qu'il monte à la tribune !

Les rangs s'ouvrirent, mais difficilement; et Cartinet, se glissant dans l'assemblée, on le perdit de vue au milieu de ces hommes

pressés les uns contre les autres, immobiles et debout; l'agitation de leurs têtes, qui dépassaient la sienne de plus d'un pied, indiquait seule la trace du petit avocat, comme le mouvement des épis, dans un champ de blé mûr, révèle au chasseur la marche de son chien en quête. Cependant le président, sur son fauteuil élevé, commandait le silence. Se levant alors, Mirot dit d'un ton solennel et théâtral à Lapierre, pâle et tremblant devant lui : — Jure ici sur ce livre sacré des droits de l'homme, et en présence de l'Être suprême, que tu vas dire la vérité, toute la vérité...

— La vérité, interrompit la voix pointue de Cartinet, c'est qu'une armée d'Anglais et d'émigrés, forte de plus de trente mille hommes, avec cent bouches à feu, a débarqué le 27, au fond de la baie de Quiberon, au village de Carnac; qu'elle s'est avancée sur Rennes, l'a occupée, et marche à présent sur Paris. Voilà la vérité.

Tout le monde s'était à la fois tourné du côté d'où partait cette voix prophétique comme du fond d'une caverne ; car l'oracle restait toujours enseveli sous les coudes de ses voisins. Rangez-vous, continua-t-il en se faisant jour jusqu'au bureau où il monta effrontément, au milieu des murmures de l'assemblée, et au grand scandale du président. Mais au même instant plusieurs personnes, accourant précipitamment du dehors, confirmèrent à grand bruit la funeste nouvelle, et annoncèrent qu'un second courrier venait d'apporter à ce sujet la proclamation d'un représentant arrivé de Paris à Amiens, la nuit précédente.

— Eh bien ! s'écria Cartinet grimpé sur la table du secrétaire, et en regardant d'un air moqueur le président consterné, suis-je encore un alarmiste, un faiseur de nouvelles? Écoutez, mes concitoyens, poursuivit-il en montrant sa lettre, en voici de certaines, d'authentiques, que je reçois

tout à l'heure des mains du courrier venu de Rouen : il est bon, quoi qu'on puisse vous dire de contraire, il est utile de tout savoir, de connaître enfin l'étendue entière et la nature du danger, pour aviser plus sûrement aux meilleurs moyens de le combattre ou d'y remédier. Voici donc ces nouvelles...

Tandis que tout le monde se pressait autour du bureau pour mieux entendre, Cartinet cherchait ses lunettes ; elles ne se trouvèrent plus, elles étaient tombées, perdues. Dans son impatience, il remit sa lettre ouverte à l'un des secrétaires, et le pria d'en faire la lecture publique. Puis, parodiant l'emphase burlesque et le geste théâtral de Mirot : Citoyens, reprit-il, je viens de vous dire *la vérité*, maintenant vous allez entendre *toute la vérité.*

Le président rougissait et pâlissait tour à tour de fureur et de crainte. Chacun retenait son haleine pour ne rien perdre de

ces intéressantes nouvelles.—Lisez très haut, dit Cartinet au secrétaire ; la lettre m'est adressée par une personne fort considérée à Rouen, et digne de toute confiance.

Le jeune homme, déployant le papier, lut rapidement : *Vieux coquin d'avocat, l'excès de ton insolence...*

Le rire éclata de toutes parts. Cartinet, au milieu des huées, trépignait, arrachait la lettre des mains du secrétaire : Il a par-bleu raison, cria Mirot d'une voix de tonnerre, avec un horrible juron ; oui, c'est bien là *toute la vérité*. Mais soyons calmes, citoyens ; de la dignité ; souvenons-nous que nous sommes d'austères républicains. Reprenons le cours des augustes fonctions..

— Au diable vos augustes fonctions ! interrompit Cartinet, en se démenant comme un possédé ; écoutez attentivement cette autre lettre, et vous y verrez qu'il s'agit avant tout de s'armer, de défendre nos cités, nos familles. Les ennemis sont

peut-être à Paris, à l'heure où je vous parle; les départements de l'Ouest, soulevés tout entiers, marchent sur les pas des Anglais; les Vendéens ont repassé la Loire; tout le Midi va fondre sur la capitale, où déjà flotte le drapeau blanc...

Malgré ses cris perçants, Cartinet ne pouvait plus se faire entendre au milieu du tumulte croissant; et sa harangue fut tout à coup interrompue par le bruit du tambour; c'était la générale... Le saisissement fut universel. Au mépris de l'appel réitéré du président, le peuple, déposant aussitôt la toge de juge, courut aux armes, comme si l'ennemi menaçait déjà les murailles de la ville. L'impulsion était trop forte; accusateurs, accusé, président, tribunal, avocat, le flot emporta tout pêle-mêle.

CHAPITRE XXIX.

Le comité royal.

Les dernières convulsions de la démagogie expirante semblaient empreintes du caractère de la caducité. La vie du monstre, si pleine pendant sa courte durée, avait été comme dévorée par l'épouvantable énergie de ses passions. Il parlait encore le même langage; mais la force et l'audace lui manquaient pour agir; chacun de ses efforts, pour se relever un moment, lui préparait une chute plus lourde et plus profonde, et le livrait plus épuisé à ses adversaires enhardis.

Toutefois, la plus grande masse des intérêts et des idées, dans toute l'étendue de la France, s'unissait chaque jour plus intimement à la révolution. Les bons esprits, dont l'influence finit toujours par former et diriger l'opinion publique, reconnaissaient que le mouvement régénérateur de 1789, avait été une conséquence inévitable et forcée de l'état de corruption des choses antérieures, tombées sous le poids de la décrépitude; ils sentaient le besoin de le seconder, par l'impossibilité de refaire le passé. Du reste, il leur paraissait évident que, bien loin d'avoir reçu une impulsion plus vive par les excès commis les années suivantes, ce mouvement avait au contraire rétrogradé, sous l'action du pouvoir populaire érigé en tyrannie.

S'ils travaillaient à ruiner cette puissance malfaisante, c'était donc uniquement dans le dessein d'établir la liberté publique, de l'asseoir enfin sur une base durable, et de

redonner à la révolution un élan paisible autant que régulier, afin d'en consacrer irrévocablement les résultats.

Ce fait, mal observé par M. de Lajaunais et ses amis, les avait induits dans une étrange erreur ; ils s'étaient persuadés que les ennemis de l'anarchie démagogique ne pouvaient être que des partisans de l'ancien régime; car ils s'opiniâtraient à partir toujours de ce principe, que la société ne se composait que de deux choses bien distinctes : la royauté et la noblesse d'un côté, y compris le haut clergé, et de l'autre, le peuple avec ses curés. Or, tout ce qui n'était pas pour le gouvernement du peuple, était évidemment à leurs yeux pour la royauté absolue, et à ce compte la France de 1795 devait être entièrement royaliste, à cela près de quelques Jacobins incorrigibles dont l'influence expirait partout.

Il ne s'agissait donc plus que de montrer quelque part un drapeau blanc, entouré

d'une force assez imposante pour que l'immense multitude des amis fidèles, mais timides, de la couronne, pussent s'y rallier sans crainte ; et la contre révolution était à l'instant consommée sans coup férir. Il paraît certain que c'est de cette opinion erronée que jaillit l'idée mère de l'expédition de Quiberon. Mais l'événement a prouvé que le cabinet britannique, étranger aux passions qui fascinaient les yeux des émigrés, voyait l'état de la France sous un jour bien différent ; en fournissant, avec une prodigalité magnifique tous les moyens d'exécution, l'Angleterre ne se proposait pour tout résultat, que d'opérer une grande diversion, en faveur de ses alliés du continent, alors vivement poursuivis par les armées républicaines.

Le ministère britannique, comptait si peu sur le succès tel que l'envisageaient les émigrés, qu'il avait ordonné à ses commandants de terre et de mer de n'opérer le dé-

barquement qu'autant qu'un examen plus attentif de l'état des choses le leur ferait juger convenable; et le général d'Hervilly ne devait pas perdre de vue la flotte, en s'engageant imprudemment dans l'intérieur du pays; à moins que, d'après les promesses formelles de l'émigration, le soulèvement en masse des provinces de l'Ouest, et la jonction immédiate d'une armée de cent mille hommes au moins, promise par M. de Puysaie, ne lui présentât la perspective assurée d'une victoire facile.

Tout cela ne faisait pas l'objet du plus léger doute, à l'hôtel de Quercy; ce n'étaient pas seulement cent mille soldats de la monarchie, qui déjà se précipitaient au-devant de l'armée anglo-émigrée, aux cris de *vive le roi!* mais des millions, mais la France entière! Lajaunais avait chargé quelques-uns de ses agents les plus déliés de répandre un bulletin fort détaillé de la défaite de la flotte française, événement dont

il avait été instruit, avant l'arrivée des lettres de Paris, par un émissaire de l'*agence royale;* et lui-même, mêlé parmi la foule, observait avec intérêt l'effet de ces nouvelles sur le peuple.

Préparés depuis deux jours à des impressions de crainte, par l'apparition des chauffeurs, les esprits inclinaient en général vers l'abattement. Le gentilhomme tirait de ces symptômes un favorable augure. Quant à la chaleur de Cartinet à défendre Lapierre, il ne s'en étonnait pas; informé par ses espions du langage habituellement modéré du club, il le croyait sincèrement composé de ces amis honteux de la royauté, tout prêts à se montrer dans l'occasion, et que la peur seule retenait encore. L'explosion courageuse du zèle de l'avocat passait donc à ses yeux, pour un indice certain du pressentiment, ou même de la connaissance positive, que les bourgeois avaient des grandes choses qui s'accomplissaient en Bretagne.

Néanmoins le comité royal, depuis deux jours en séance permanente à l'hôtel de Quercy, s'était inquiété de la velléité que Mirot, et de ses amis, avaient montrée de ressaisir un moment le sceptre de la souveraineté populaire; et de fulminer, par un *plébiscite*, une sentence de mort qu'ils s'apprêtaient à exécuter eux-mêmes. Lajaunais se hâta donc de retourner au comité, où il manda sur-le-champ Renaudot, qui accourut.

— Eh bien! que faites-vous donc? demanda d'un air hautain le gentilhomme au fonctionnaire.

— En vérité, je ne sais, M. le vicomte, répondit Renaudot troublé.

— Quand on ne sait, monsieur, quand on n'a pas plus de tête que vous n'en avez, on vient chercher des ordres aussitôt qu'il se présente une circonstance nouvelle. Faites battre la générale, et mettre la troupe sur pied.

— Mais je crains, M. le vicomte....

— Vous craignez beaucoup de choses, monsieur; et quoi encore?

— Que la troupe ne se range du côté du peuple.

— Ce serait un grand malheur pour vous, monsieur, reprit Lajaunais d'un ton de maître; car je verrais alors clairement que vous avez négligé de vous emparer de ces esprits-là, comme je vous l'avais prescrit.

— M. le vicomte, ils sont réellement intraitables.

— C'est bon; faites ce que je dis.

— Mais si....

— Allez; je me charge de tout. Avez-vous prévenu le maire et le président du district?

— Je les ai pressentis; ils hésitent encore....

— Il n'est plus temps de tâtonner, monsieur; allez leur dire nettement ce qui se

passe, et que je veux leur parler sur-le-champ.

— J'y vais, M. le vicomte, dit Renaudot, non, sans un violent dépit; mais tout cela me paraît un peu précipité....

— M. Renaudot! reprit Lajaunais en élevant la voix; je vous commande au nom du roi; je veux être obéi; allez.

— Le roi dit *nous voulons*, murmura le pauvre homme en sortant.

Le vicomte regarda un instant d'un air dédaigneux, la démarche lente et humiliée du commandant : — Valets de cour! dit-il à ses amis, avec l'accent du plus profond mépris; c'est Versailles dans toute sa bassesse. Ces gens-là, depuis le duc jusqu'aux piqueurs, sont toujours prêts à se prosterner devant la puissance de fait, quelle qu'elle soit. Hier, c'était Robespierre qu'ils appelaient déjà M. de Robespierre; aujourd'hui, c'est la canaille, parce qu'elle montre les dents; demain, ce serait le premier

venu, s'il leur donnait des places et de l'argent. Il n'y a que nous dans le vrai, messieurs; nous les gentilshommes français, rangés, en France, sous les drapeaux de l'honneur et du devoir, et combattant pour le trône et l'autel. Et pourtant, continua M. de Lajaunais en souriant amèrement, j'entends déjà la haute noblesse, comme elle s'intitule insolemment, les favoris de l'OEil-de-bœuf, se faire blancs de leur épée, s'attribuer l'honneur du succès, et mendier le prix du sang que nous avons versé.

En ce moment, un bruit lointain fixa l'attention du comité, et parut inquiéter jusqu'au superbe vicomte. Mais c'étaient les cris du peuple, fuyant devant le cheval du courrier qui arrivait au galop par le chemin de Rouen. Bientôt après, une foule d'amis accoururent avec la grande nouvelle du débarquement à Quiberon; toutes les physionomies s'épanouirent; Lajaunais grandit

d'un pied : — Allons à l'Hôtel-de-Ville, s'écria-t-il dans son transport ; car ils vont perdre la tête, et Renaudot ne fera que des sottises.

Toutes les autorités s'étaient en effet réunies à la maison commune, et l'alarme était grande parmi ces hommes de peu de résolution. Lajaunais, au contraire, était doué d'un caractère fort énergique; et, secondé par Renaudot redevenu plus souple qu'un roseau, il s'empara sans peine de la direction des affaires. Déjà le bruit de l'approche d'une armée anglaise sur Paris, et la sinistre générale, avaient suffi pour dissiper la société populaire. La dépêche du représentant en mission à Amiens, ordonnait de diriger sur Rouen toute la troupe de ligne. Lajaunais conseilla au maire, du ton dont on commande, de requérir sur-le-champ la garde nationale, et de l'échelonner sur les routes de Paris et d'Eu, afin d'assurer de ces côtés l'arrivée des cour-

riers que les chauffeurs ne manqueraient pas d'intercepter sans cette précaution.

— Mais qui défendra la ville, monsieur? objecta le maire effrayé.

— Nous, monsieur, répondit Lajaunais; ne vous embarrassez de rien. Où est le contrôle de vos hommes? Je vais vous désigner ceux qu'il est bon de conserver ici.

— Nos hommes ne sont pas très nombreux, observa le procureur syndic. Les *terroristes*, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient nous porter ombrage, ont été désarmés en exécution du décret du 10 avril dernier.

— Donnez-leur des piques, repartit Lajaunais; il est bon qu'on les reconnaisse; et envoyez-les sur le chemin de Saint-Valery, à la hauteur de la forêt de Dreille, où ils s'arrêteront jusqu'à nouvel ordre.

Laissez ici tous les hommes du club Cartinet, à l'exception du nommé Maurice Pierret, qui est une tête brûlée, et con-

fiez-leur la garde de l'Hôtel-de-Ville. Je me charge des portes et de la prison. Qu'on se hâte.

Vers le soir, toutes les dispositions ordonnées par Lajaunais étaient exécutées; les fonctionnaires publics subjugués, lui obéissaient aveuglément; et la ville désarmée semblait ne devoir opposer aucune résistance à ses projets.

CHAPITRE XXX.

Le peuple.

Durant toute la nuit, le comité royal continua de rester assemblé, occupé à expédier, à recevoir des dépêches, à distribuer des armes et des munitions cachées dans les caves de cette vaste maison; et surtout des faux assignats en grande quantité. Quand le jour reparut, tout se trouvait encore dans le même état. Point de lettres de Paris, bonnes ni mauvaises; aucun indice ne manifestait l'opinion publique; la stupeur régnait dans la cité silencieuse.

Cependant Lajaunais calculait que la nouvelle du soulèvement de la capitale, à l'approche de l'armée anglaise, ne pouvait manquer d'arriver de très bonne heure. Madame Renaudot, restée à Paris exprès, avait promis d'expédier plusieurs émissaires coup sur coup, dans la première journée, pour donner avis de ce grand événement; et l'abbé d'Aurigny, qui était allé prendre son poste à Rouen, devait aussi multiplier les messagers de ce côté. Lajaunais sortit donc de l'hôtel de Quercy à la pointe du jour, avec une vingtaine d'amis, bottés et éperonnés comme lui, armés de pistolets à leurs ceintures, et l'épée au côté. Les poches de leurs redingotes étaient bourrées de rubans blancs, de cocardes et de plumets de la même couleur, ainsi que de leurs écharpes brodées en fleurs-de-lis. Tous, ainsi équipés, se rendirent sur la place de l'Hôtel-de-Ville encore déserte. Seul, le petit Cartinet se

promenait d'un air pensif devant la maison commune, dont il venait de renouveler les sentinelles, en sa qualité de commandant du poste.

— M. de Cartinet, lui dit Lajaunais en l'abordant la tête haute et le regard protecteur, vous vous êtes conduit hier en galant homme. Cela ne m'a pas étonné de votre part; j'ai démêlé depuis long-temps vos vrais sentiments.

— Tudieu! monsieur, je ne les cache pas, répondit l'avocat en se grandissant, pour ne pas demeurer en reste de fierté avec le gentilhomme. Je connais aussi les vôtres, moi, et je ne vous en fais pas compliment, car l'honneur les réprouve.

— Qu'osez-vous dire! s'écria Lajaunais en fronçant les sourcils.

— Je dis, repartit vivement l'avocat, que vous et vos amis que voilà, pour être admis à jouir du bénéfice de l'amnistie, vous avez fait serment de ne jamais porter

les armes contre la république une et indivisible, dont vous avez juré de reconnaître et de respecter les lois ; et je vous vois tout verrouillés de rapières et de pistolets, qu'à coup sûr vous n'avez pas dessein de faire jouer pour sa défense.

— M. de Cartinet, répondit le gentilhomme d'un air serein, je ne blâme pas le sentiment délicat qui vous dicte ce reproche d'avoir prêté serment à l'infâme république; quant à moi, grâce au ciel, je ne l'ai ni prononcé ni signé ; ceux qui ont cru devoir agir autrement avaient apparemment leurs raisons; abstenons-nous, vous et moi, de toucher à cela, et ne songeons qu'à la grande affaire au succès de laquelle vous aspirez avec autant d'ardeur que nous, je le sais. La république n'existe plus....

— Quoi ! demanda vivement Cartinet, les Anglais sont-ils à Paris ? en avez-vous la nouvelle certaine ?... Mais non, cela est

physiquement impossible ; ils n'ont débarqués que le 28....

— J'en agirai loyalement avec vous, répondit Lajaunais, je n'ai encore aucune nouvelle positive, ni de la marche des Anglais, ni de ce qui s'est passé dans la capitale ; j'en attends à chaque minute. Mais d'après celles que vous avez vous-même proclamées si courageusement hier dans la caverne de la société jacobine, il est clair que nos libérateurs doivent être aujourd'hui à deux journées au plus de Paris ; et certes, vous ne doutez pas, quand une armée entière a déjà pénétré jusqu'au cœur de la France, et délivré en passant dix provinces, que devant une force aussi imposante, Paris soulevé n'ait donné l'impulsion au royaume entier ?

— M. de Lajaunais, répliqua l'avocat plus tranquille, ne conviendrez-vous pas avec moi, que pendant le cours de la *terreur*, les habitants de cette province, et

ceux de la ville, surtout, ont en général montré une modération remarquable?

— Oui, monsieur, j'aime à rendre cette justice à la grande majorité de la population du Ponthieu.

— Vous savez aussi, M. de Lajaunais, que ces provinces, et l'Artois principalement, ont été le théâtre des plus grandes fureurs des tyrans de 93; que les victimes y furent nombreuses, et les excès du parti vainqueur plus atroces peut-être, qu'en aucun lieu de notre malheureuse patrie?

— Oui. M. de Cartinet, c'est la vérité.

— Par conséquent, M. de Lajaunais....

— Vertubleu! s'écria un des membres du comité royal, c'est trop parlementer avec ce monsieur. Voilà que les paysans commencent à remplir la place du marché, et les bourgeois à sortir de leurs maisons; croyez-moi, proclamons....

— Patience, monsieur, interrompit La-

jaunais d'un ton impérieux. Je sais ce qu'il faut faire, et le moment n'est pas venu. M. de Cartinet parle de fort bon sens, et je veux l'entendre jusqu'au bout. Par conséquent, disiez-vous mon maître?

— Un peu de patience à votre tour, reprit Cartinet de l'air le plus calme, et en observant avec satisfaction que la foule grossissait à vue d'œil. Un peu de patience, monsieur, il nous reste encore quelques faits à établir avant de tirer ma conséquence, et de donner mes conclusions. Vous observerez, monsieur, qu'aujourd'hui tout le monde ici est convaincu de la réalité de l'invasion d'une armée anglaise en marche sur Paris; que la ville est complétement affranchie de la domination des hommes turbulents de la société populaire, envoyés d'après votre conseil, sur la route de Saint-Valery, à trois lieues d'ici; on sait de plus que des gens armés, qui vous sont dévoués, occupent les portes; une autre circons-

tance vous est encore favorable ; la troupe de ligne qui représente dans notre cité, l'opinion républicaine de l'armée, est également partie, ainsi que la garde nationale, laquelle, sans aimer la république, tient pourtant beaucoup au nouvel ordre de choses ; par conséquent les habitants de la ville et de la campagne réunis en cet instant sur cette place, sont tout-à-fait libres d'exprimer les véritables sentiments qui les animent ?

— Je n'en fais aucun doute, répondit Lajaunais, et je suis bien assuré que dans cet état de liberté, il se prononceront sans hésiter en faveur du gouvernement royal, et de la personne du monarque, s'ils n'ont pas lieu de croire qu'on leur tend un piége. Voilà justement pourquoi, mon cher M. de Cartinet, j'ai compté sur vous et sur vos amis, tous honorables bourgeois investis de la confiance de ce bon peuple ; j'attends donc de votre loyauté que vous lui portiez les

premières paroles de pardon et de paix que leur offre le fils de Henri IV, dans une position analogue à celle de son auguste aïeul.

— Eh bien! faisons cette épreuve, dit Cartinet en s'avançant vers la foule, suivi de son cortége d'émigrés et de chouans, et s'efforçant de déguiser l'expression de joie maligne qui éclatait dans ses regards. Voyons, et avant de conclure, écoutons les dépositions de ces témoins à charge contre la république, et que nous reconnaissons bien libres de toute influence favorables à l'accusé, dégagés de passions véhémentes, et nullement compromis dans sa cause.... Ne cachez pas vos armes, messieurs, dit Cartinet à Lajaunais et à ses amis qui croisaient leurs redingotes. Non, non; cet appareil de force est à votre avantage; il ne peut qu'imposer à ces gens-là, et donner plus de poids à mes discours. Je vais leur parler comme vous feriez vous-mêmes.

L'avocat se trouvait alors tout près d'une vingtaine de paysans qui causaient, avec beaucoup de chaleur, sur l'événement du jour ; il reconnut dans le nombre, plusieurs de ses clients. — Oui, disait l'un d'eux avec un soupir, c'est fini, et j'allons r'voir l'ancien temps. On assure que les Anglais sont à Paris.

— Ça n'est pas possible, ça n'est pas vrai, s'écria un autre. Non, la nation ne se laissera pas égorger comme un troupeau de moutons.

— Eh! qui donc parle d'égorger la nation, demanda Cartinet d'un ton goguenard. Comment, père Mercet, toi qui as vu pendant soixante ans au moins, cet ancien temps, peux-tu bien nous conter sans rire, qu'on égorgeait alors les gens? Que diable! ayons de la raison, et puisque Paris s'est soumis, et qu'il faut bien nous rendre aussi, il n'est pas bon de mutiner ainsi le monde inutilement. C'est aux vieux patriar-

ches comme toi, à calmer, à rassurer cette jeunesse, en lui disant tout bonnement et sans mauvaise humeur ce que c'était que le bon temps d'autrefois, et de quelle tranquillité l'on jouissait.

— Quelle tranquillité ! M. Cartinet, répondit le vieillard désolé. En conscience, que voulez-vous que je dise aux jeunes gens pour les consoler d'un pareil malheur ! Si c'était le bon temps pour vous autres bourgeois, c'est ce que je ne sais pas ; mais pour nous, pauvres paysans, c'était bien l'enfer. Quand je pense qu'il ne m'était pas permis d'avoir une haie autour de mon champ qui est auprès de la forêt de Cressy! Il fallait le laisser brouter par les bêtes fauves. J'ai voulu le vendre, personne n'en a seulement offert un sou. Depuis la révolution, il a une bonne clôture ; j'y récolte bon an, mal an, pour six cents francs de grains et on m'en a proposé douze mille livres en beaux écus. Aujourd'hui il faut donc que j'arrache

ma haie, et que je mendie encore mon pain, comme dans le bon temps!

— Le bon temps! répéta un autre vieillard en haussant les épaules. Eh! dites-nous, Me Cartinet, nous allons donc encore revoir les gabelles, avec les gabeloux, qui arrivaient chaque automne à ma pauvre cabane? — Combien consommes-tu de sel, Mathurin? — Moi, mes bons messieurs, dix ou douze livres au plus dans toute l'année. — Ça n'est pas assez, Mathurin. — C'est tout ce qu'il me faut. — Bon! et combien as-tu d'enfants? — Quatre, mes bons Messieurs. — En ce cas-là tu dois saler deux cochons. — Jésus Dieu! moi, deux cochons, je n'ai tout juste que de quoi acheter un peu de lard, aux bons jours. — C'est égal il faut payer au roi du sel pour deux porcs; tu les mettras ou non dans le saloir, ce n'est pas notre affaire; mais du moins, tu ne seras pas tenté de cette manière, d'en acheter aux contrebandiers. — Eh messieurs, où

prendrai-je de quoi payer deux minots de sel au roi? — Eh bien! on vendra tes meubles. — Je n'en ai plus, on les a vendus pour payer la taille. — En ce cas-là on vendra ta chaumière...—Et ils l'ont vendue, Me Cartinet, ils l'ont vendue! C'était donc là le bon temps?

— Et vous ne parlez pas des corvées! ajouta un troisième paysan avec feu. Je suis jeune encore, mais je n'ai que trop vu ça. Au lieu d'aller gagner quelques sous pour nourrir ma vieille mère, il fallait souvent passer une semaine à raccommoder, non pas seulement la grande route, mais l'avenue du château; et de bons coups, pour tout payement. Et la dîme au curé, et les aumônes de cidre et de vin aux frères quêteurs des moines mendiants, et les droits du seigneur, et l'amende si on allait faucher ou faner son foin le dimanche, quand il n'y avait de soleil que ce jour-là.

— Mes enfants, mes enfants, reprit Cartinet, il ne faut pas ainsi voir tout en noir. Autrefois du moins, il n'y avait pas de *maximum*, ni de réquisition.

— Le maximum était mauvais, très-mauvais, dit une fermière : aussi nous ne portions que du seigle au marché et nous cachions le froment. Qu'y a-t-on gagné? rien du tout, que la famine pour ceux qui l'ont inventé ; ça n'a duré qu'un temps, ils ont retiré leur chien de *maximum* et nous vendons maintenant notre bled ce que nous voulons. Quant à la réquisition, Mᵉ Cartinet, eh bien ! elle est pour tout le monde, elle prend les riches comme les pauvres. C'est l'égalité; où est le mal? Il faut bien défendre le pays. Vous parlez d'autrefois ; n'avions-nous pas *la milice* qui ne tombait que sur le pauvre monde, et qui m'a enlevé mes deux garçons ? N'y avait-il pas encore les raccoleurs qui ont engagé, par tromperie, mon neveu, et l'ont fait partir pour

les colonies, où il est mort à la peine; cela valait-il mieux?

— Pour moi, dit une seconde femme d'un air fier, mes deux garçons ont été pris par la réquisition, c'est vrai; mais l'aîné est déjà capitaine, et l'autre lieutenant de hussards, et ils me font passer de l'argent tous les mois; sans compter l'honneur d'être la mère de deux officiers.

— Allons, allons, reprit Cartinet, je vois qu'on vous a monté la tête. Mais, bien sûr, on pense tout différemment dans vos campagnes....

— Dans les campagnes c'est encore plus fort, interrompit un porte-balle; je viens de parcourir plus de trente villages des environs, il n'y a partout qu'un cri: à bas les seigneurs! à bas les dîmes et les couvents! nous aimons mieux mourir que de retomber dans l'ancien temps; voilà ce que disent les paysans; et ils s'arment de tout ce qu'ils ont, en maudissant les aristocrates et les

Anglais qui les ramènent. C'est un enthousiasme général comme en 1789, quand on disait que les brigands coupaient les bleds en herbe, dans les champs. Les femmes, les enfants s'en mêlent; et j'ai rencontré des confrères qui venaient de plus de vingt lieues; ils m'ont assuré que c'était partout la même chose. Non, non, nous périrons tous plutôt que de nous rendre aux gabeloux, aux seigneurs, aux moines, aux corvées, à la taille, à la milice, aux droits de chasse; encore une fois, nous nous ferons plutôt tous tuer.

— Tous, tous, crièrent les villageois d'un air résolu; voilà notre dernier mot.

Cartinet regardait de temps en temps à la dérobée, la troupe de Lajaunais, dont la contenance, d'abord fière et provoquante, devenait de plus en plus embarrassée. Le chef surtout paraissait tombé tout froissé du haut de ses nuages aristocratiques et féodaux. Dans son étonnement, il semblait

chercher le mot d'une énigme, tant il avait peine à comprendre que l'horreur de la révolution qui lui était si odieuse, n'eût pas ramené les paysans à l'amour de l'ancien régime qu'il trouvait si beau. Mais déjà l'avocat avait quitté les gens de la campagne et s'avançait vers un rassemblement de bourgeois : Ma foi, mes amis, leur dit-il en affectant l'air de la résignation, nous en tenons. Décidément c'est la contre-révolution ; elle est inévitable ; on donne pour certain que les Anglais sont à Paris, et qu'ils ont proclamé le roi.

— Et quand cela serait, repartit tranquillement un gros marchand ; Paris est-il donc toute la France? et nos huit vaillantes armées ne sont-elles rien du tout? Certes nos braves ne consentiront pas aisément à subir le joug d'un gouvernement, quel qu'il soit, imposé par les étrangers, bien moins encore par les Anglais, et jamais, non jamais par les émigrés.

En articulant ce dernier mot avec force, le marchand fixait un regard assuré sur les amis de Lajaunais qui, rangés autour de leur chef, se tenaient derrière Cartinet, tout prêts à l'appuyer du secours de leurs armes, qu'ils laissaient en évidence. — Mais, répondit l'avocat au bourgeois, le gouvernement déjà rétabli, c'est celui que nous avions auparavant, et sous lequel, au bout du compte, nos pères ont vécu fort heureux....

— Pendant quatorze siècles, ajouta un propriétaire en riant. Car en effet les admirateurs du passé ne veulent pas rabattre une année de cette période de l'âge d'or, objet de leurs regrets. Quelle bêtise, Me Cartinet, pour des gens un peu moins ignorants seulement, que les capucins de ce temps-là! A quel homme raisonnable peut-on faire accroire que le peuple français ait renoncé volontairement à un état de bonheur véritable dont il était en pleine

possession? n'est-il pas évident, au contraire, que c'est du malaise général, produit par les vices d'un gouvernement détestable, que la révolution est sortie tout armée !

— Il faut vous méfier vous-même de votre opinion à ce sujet, mon cher ami, répliqua Cartinet ; vous êtes exagéré.

— Aussi, n'est-ce pas mon opinion personnelle que je vous oppose, repartit le propriétaire, c'est celle de l'Assemblée des notables dont je faisais partie en 1787, et qui se composait uniquement de l'aristocratie de la France. C'est la même opinion que manifestèrent l'année suivante, tous les parlements du royaume, et même l'assemblée du clergé, en demandant la convocation des états-généraux, pour aviser aux moyens de redonner un peu de vie à des institutions décrépites, anéanties sous les coups d'État du pouvoir absolu, désormais aux abois. N'est-ce pas encore cette opinion, dont vous m'attribuez l'initiative,

que les pairs de France, et la haute noblesse, réunis au Louvre, le 20 décembre 1788, chargèrent une députation de trente membres, d'aller exprimer au roi, en lui offrant généreusement le sacrifice de leurs priviléges en matière d'impôts, afin d'aider le gouvernement, dans le dessein qu'il montrait de procéder à la réforme des abus, devenus intolérables. Ainsi donc, de l'aveu de tous ceux auxquels il profitait davantage, l'ancien régime ne pouvait plus marcher tel qu'il était; et c'est cette machine délabrée que l'on voudrait nous rendre! Eh! Me Cartinet, il y aurait encore plus de résistance dans les choses que dans les esprits, pour opérer ce miracle. Remarquez bien d'ailleurs, qu'en supposant qu'un Dieu parvînt à l'accomplir, ce ne seraient pas seulement tous les maux de la vieille monarchie que nous aurions à supporter. En effet, les émigrés sont là pleins de leurs sentiments personnels. Les Anglais aussi,

avec leur politique tout anglaise, brûlants du désir constant d'abaisser une puissance rivale. Que de vengeances et d'humiliations; que de sang versé!

Non, mon cher M. Cartinet, ne croyez pas que la France subisse ce joug honteux, intolérable; elle résistera, elle triomphera. Le bon sens national fera comprendre partout ces vérités, et l'intérêt personnel les rendra plus sensibles à l'immense quantité de gens compromis dans la révolution par leurs actes, ou intéressés à son maintien, par l'acquisition des domaines nationaux. Soyons donc calmes et confiants, et attendons l'événement.

— Le calme et la confiance sont bons, ajouta un armurier; néanmoins, pour plus de sûreté, poursuivit-il en regardant de travers la troupe de Lajaunais, je viens de faire porter à la manufacture de drap, une centaine de fusils et autant de pistolets aussi longs et peut-être plus sûrs que ceux de ces

messieurs, quoiqu'ils ne soient pas, comme les leurs de fabrique anglaise. Les ouvriers de la salpêtrerie, qui ne sont plus maintenant aux ordres de M. Renaudot, travaillent aussi en ce moment, mais tout prêts à se saisir de bonnes armes que j'ai mises moi-même en faisceaux dans la cour. Il est bon de ne pas se laisser prendre au dépourvu.

— Vous avez fait sagement, reprit le propriétaire, avec tranquillité; mais en vérité, il y a dans l'opinion publique de cette ville désarmée, assez de force pour rendre aussi vaine que ridicule, la tentative que nous annoncent les apprêts belliqueux dont on vient faire ainsi parade devant nous.

— Messieurs, dit Lajaunais en s'avançant fièrement, à l'approche d'une crise qui va décider du destin de notre belle patrie, et quand tous les Français devraient se rapprocher, s'entendre et fouler aux pieds leurs griefs réciproques, pour ne s'occuper

que de la chose publique, je vois avec douleur que vous supposiez aux émigrés des idées de vengeance, d'oppression et de tyrannie qui sont loin de leurs cœurs. Il s'agit de la France, nous ne respirons que pour sa gloire, nous ne voulons que le bonheur général, nos intérêts privés ne sont rien, absolument rien pour nous....

— Qu'il me soit permis, interrompit Cartinet avec chaleur, de mettre sous vos yeux, mes amis, une pièce importante du procès que nous débattons. Elle vient fort à propos, à la suite de l'ouverture que vient de nous faire M. de Lajaunais, et vous verrez à quel point elle corrobore son assertion positive, à l'égard du mépris que messieurs les émigrés font de leurs intérêts privés, dans cette circonstance.

Tout en parlant, Cartinet avait déployé une lettre et affermi ses lunettes sur son nez. Il faut que vous sachiez d'abord, continua-t-il, que l'un de mes confrères à

Rouen, est chargé de suivre contre un abbé chef de chouans, un procès qui intéresse mon filleul Maurice Pierret; cet honnête avocat ayant vu tout à coup apparaître ledit abbé dans cette ville ces jours derniers, s'avisa de lui écrire pour lui parler de cette affaire. Presque aussitôt la nouvelle de la descente à Quiberon fut répandue à Rouen; et voici la réponse de M. l'abbé : « Vieux coquin d'avocat, l'excès de ton insolence va enfin recevoir le prix qu'elle a mérité; grâce à l'évènement dont tu dois être instruit à cette heure, ton procès ne sera pas aussi long que celui dont tu as l'audace de me menacer. Ton arrêt est prononcé, l'exécution suivra de près, à moins que tu ne me remettes, dans la journée, tous les titres originaux sur lesquels ton client se fonde pour nous attaquer. Quant à lui, misérable bâtard qu'un devoir sacré nous commande de méconnaître (c'est Maurice, citoyens), et à son intrigant avocat d'Ab-

beville (c'est moi, citoyens), leur existence dépend de la promptitude qu'ils mettront à nous envoyer ici un désistement pur et simple en bonne forme. A défaut par eux d'accepter ce moyen unique de sauver leur vie, j'ai parole d'un ami intime dans leur ville, de me défaire de ces deux ennemis implacables du repos et de l'honneur d'une noble famille. »

— La lettre n'est pas signée, citoyens, continua Cartinet avec force, mais l'écriture m'en est fort bien connue, et mon correspondant ajoute que cet ami si chaud de M. l'abbé, à Abbeville, ce bon ami si prompt à venger l'honneur des nobles familles, c'est M. de Lajaunais ci présent....

— Il en a menti par la gorge, s'écria Lajaunais furieux.

— Entre vous le débat, repartit le petit Cartinet en se perdant au milieu de la foule.

L'éclat bruyant de la colère du gentil-

homme avait attiré une foule considérable autour de lui. Les bourgeois s'étaient resserrés, et formaient une masse épaisse, de laquelle l'armurier venait de se détacher, en courant du côté de la salpêtrerie, tandis qu'un autre prenait assez précipitamment le chemin de la manufacture. Les paysans murmuraient, et s'interrogeaient d'un air menaçant. Cependant Lajaunais, résistant avec opiniâtreté aux conseils et aux efforts de ses amis, qui le pressaient de faire retraite, se promenait l'épée sous le bras, avec une contenance intrépide, devant le front immobile de la troupe des bourgeois qu'il foudroyait de ses terribles regards.

A la fin cette muette provocation d'un homme seul, mais courageux jusqu'à la témérité, fit impression sur ces citadins paisibles et désarmés. Ils reculèrent quelques pas; satisfait alors, le brave Lajaunais diminua chaque fois la longueur de ses évolutions, en se rabattant sur le gros de ses

gens, qui gagnèrent lentement l'embouchure d'une rue voisine, où il ne s'engagea que le dernier, et toujours le visage tourné vers l'ennemi.

CHAPITRE XXXI.

Retour de Maurice.

Il s'en fallait de beaucoup que les compagnons de Lajaunais eussent autant de bravoure et de force d'âme que lui. La plupart, à l'exception des membres du comité royal, n'étaient guère que des héros de grand chemin, dont les plus beaux faits d'armes se bornaient au vol des diligences, au pillage des maisons isolées, au massacre de quelques faibles détachements de réquisitionnaires imberbes, surpris dans d'étroits défilés. A la vue de la fermentation croissante du peuple sur la place, et ne doutant

pas de l'arrivée prochaine des ouvriers en armes, que l'on était allé chercher, tous regagnèrent les retraites où ils se tenaient ordinairement cachés. Le chef rentra seul à l'hôtel de Quercy qu'il habitait.

Pauline fut saisie d'épouvante en apprenant de M. de Lajaunais, le résultat inattendu de la tentative qu'il venait de hasarder. Toutefois, il ne se montrait nullement abattu ; sa fureur qui s'exhalait en horribles menaces, s'en prenait à tout le monde : à ses amis dont l'imprudente impatience d'abord, ensuite le défaut de résolution, avait fait manquer le coup ; à Renaudot qui ne s'était montré nulle part, non plus que les fonctionnaires civils trop timides pour se compromettre. Les paysans, les bourgeois surtout, eurent leur part des imprécations du gentilhomme désappointé ; mais Cartinet!.... A ce nom la colère de Lajaunais s'exaltait jusqu'à la frénésie.

Il fallait donc renoncer à la gloire d'ar-

borer le premier dans les provinces septentrionales, le drapeau blanc sur les murailles d'une ville rendue au roi, avant même que Paris ne l'eût proclamé! Ce qui ajoutait à l'amertume de ses regrets, c'est qu'un vaisseau de ligne anglais, *the Conqueror*, croisant en vue de la côte, non loin de l'embouchure de la Somme, n'attendait que le signal convenu pour lui annoncer la nouvelle du soulèvement d'Abbeville et des campagnes environnantes; le capitaine de ce bâtiment devait mettre aussitôt ses canots à la mer, afin de débarquer du canon, des armes, des munitions en grande quantité, et quelques compagnies de troupes allemandes. Avec ces secours, l'appui d'une cité importante, et quelques ballots de faux assignats, Lajaunais rêvait déjà la conquête de tout le Nord, où il avait établi de nombreuses correspondances; il comptait sur une puissante coopération, particulièrement dans Amiens, que des observateurs,

aussi profonds que lui, déclaraient prêt à se prononcer en faveur de la cause royale.

Quoi qu'il en fût, l'espoir de la prochaine arrivée des émissaires de madame Renaudot d'un côté, et de l'abbé d'Aurigny de l'autre, soutenait le courage de Lajaunais qui promenait sa vive impatience à pas précipités à travers le salon, en continuant à combler de malédictions l'insolent petit avocat. Pauline, au contraire, en proie à une anxiété mortelle, prêtait l'oreille à la moindre voix qui troublait le calme habituel de sa rue presque déserte. Il lui semblait entendre déjà les hurlements de la populace investissant la maison, et demandant la tête de Lajaunais.

Un coup violent, frappé à la porte de l'hôtel, la fit tout à coup tressaillir. Lajaunais s'arrêta et pâlit. — Je ne crains que pour vous, mademoiselle, lui dit-il; quant à moi, ils ne me prendront pas vivant.

Le lourd battant venait de crier sur ses

gonds, et de retomber avec fracas. Tout était rentré dans le silence. Un instant après on annonça madame de Vaufrêne. — Fuyez! monsieur de Lajaunais, dit-elle en entrant précipitamment; fuyez ou vous êtes perdu; quelques minutes encore, et la foule des habitants va venir vous chercher ici; Maurice Pierret les conduit.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit-il avec sang-froid. Ce jeune énergumène n'est point ici; et les bourgeois intimidés....

— Maurice est revenu, monsieur, interrompit Adrienne; il vient d'arriver de la ville d'Eu, en courrier, et porteur de nouvelles du plus grand intérêt, qui, vraies ou fausses, ont excité ici un enthousiasme prodigieux. Le général Hoche, dit-on, a couru de Rennes au point de débarquement de la flotte anglaise, le 28. Il n'a pu d'abord réunir que quatre cents hommes et vingt chevaux; la descente s'est donc effectuée sans difficulté. Mais il a reconnu que les

forces réelles du général d'Hervilly n'excédaient pas en tout six mille combattants, qui ont borné leur entreprise à l'occupation de la petite ville d'Auray, à trois lieues de la côte.

Hoche a expédié des ordres de tous côtés avec le plus grand calme. Le 30, l'armée anglaise n'avait pas fait un pas de plus, et déjà deux mille cinq cents républicains, étant accourus à la tête de leur général ; il a marché sur Auray, que les Anglais lui ont cédé sans résistance ; ils se sont retirés dans la presqu'île de Quiberon. S'il faut en croire les rapports de Maurice, le jour suivant, Hoche comptait plus de dix mille bleus sous ses ordres, et il bloquait les nôtres, à l'entrée du détroit.

On distribue des copies d'une lettre de ce général dans laquelle il déclare qu'il répond de tout, et que l'armée d'invasion, découragée, se dispose à se rembarquer.

— Contes en l'air ! s'écria Lajaunais.

Pouvez-vous bien donner créance à de pareilles nouvelles?

— Plaise à Dieu qu'elles soient fausses, monsieur, répondit Adrienne; en attendant, la confiance et l'ardeur la plus turbulente ont succédé, dans Abbeville, à l'abattement; et M. Cartinet, mettant à profit ce retour de courage des bourgeois, les harangue en cet instant, pour les animer à se saisir de votre personne....

— Ils n'oseraient, madame.

— Ils oseront tout, monsieur, s'écria vivement Adrienne; on vous accuse généralement d'être le chef des chauffeurs, et d'avoir commandé le meurtre de Thomas Nattier. La fureur des ouvriers armés est au comble; il ne leur manquait qu'un chef résolu, et maintenant Maurice Pierret est à leur tête. Cartinet, pour achever d'irriter ce jeune homme qui vous abhorre, lui a lu une lettre de l'abbé d'Aurigny, qui le menace de le faire tuer par vos sicaires, en assurant

qu'il a votre parole de leur sacrifier cet ennemi....

— C'est un mensonge abominable, interrompit-il avec indignation. Jamais je n'ai promis le sang de personne à cet abbé, ni à qui que ce soit au monde : je le jure, foi de gentilhomme. Quant à ce malheureux Nattier, je le répète, je ne voulais pas sa mort; il a été victime d'un scélérat dont, par malheur, on lui avait révélé le nom, et qui craignait les suites de cette indiscrétion. Du reste, la ferme était un domaine national...

— Belle excuse aux yeux de ces gens-là ! répliqua madame de Vaufrêne. Eh ! monsieur, fuyez, cachez-vous au plus vite.

— Qui parle de s'excuser devant cette bande de gredins révoltés, repartit fièrement le gentilhomme ? Permis à vous de trembler à leur approche, madame ; quant à moi, ce n'est pas un Maurice Pierret, non plus que mille de ses pareils, qui pourraient

jamais se vanter de m'avoir fait fuir.

— Mais vous compromettez, vous perdez Pauline : voulez-vous donc qu'ils la tuent sous vos yeux?

— Eh bien ! emmenez-la, madame; hâtez-vous ; cherchez toutes les deux une retraite plus sûre. Partez..... j'entends des cris...

— Je ne vous quitterai pas, dit Pauline avec fermeté. Eh bien ! ils m'assassineront avec vous. Je suis prête à paraître devant Dieu, à mourir pour la religion et pour le roi...

Déjà de sourdes clameurs dont le bruit grossissait de moment en moment, annonçaient l'approche du danger. Adrienne désespérée, et voyant que la fuite devenait impossible, pressait de nouveau Pauline de se cacher et d'entraîner Lajaunais ; cédez, au nom du ciel, leur dit-elle, dans une angoisse inexprimable. Je connais Maurice; la première explosion de son emportement

est redoutable, mais je lui parlerai; son cœur est bon et capable de générosité...

— Je ne veux rien devoir à la générosité d'un misérable de cette espèce, interrompit Lajaunais avec hauteur.

— N'allez pas le provoquer ainsi, monsieur, repartit Adrienne d'un ton suppliant. Maurice ne mérite pas vos mépris; et la lettre de l'abbé d'Aurigny....

— C'est un conte absurde de ce polisson de Cartinet, et qu'il a inventé pour émouvoir le peuple et l'animer contre les royalistes.

— Et d'ailleurs, ajouta Pauline; quelle apparence que monsieur l'abbé d'Aurigny s'occupe d'un paysan comme ce Pierret?

— Ce paysan est son neveu, répondit Adrienne avec la plus grande véhémence; et à ce titre il réclame un héritage envahi par l'abbé, et par son autre oncle le marquis d'Aurigny; jugez s'il doit être irrité de la menace de se voir traîné au gibet par

vous, M. de Lajaunais, pour terminer ce débat de famille, surtout quand il sait que de votre côté vous avez juré de le punir du tort dont il s'est rendu coupable envers vous en gagnant le procès de Nattier. Tout semble donc conspirer pour justifier le ressentiment de Maurice ; il accourt furieux, exaspéré, et convaincu qu'il sert son pays en immolant un ennemi personnel.... Écoutez !.... voilà des milliers de gens qui se précipitent vers cette maison.... Sauvez-vous, monsieur de Lajaunais....

— Non, madame, je reste. Qu'ils s'abreuvent de mon sang.

— Évitez seulement le premier choc, et je réponds de tout.

— Non, non.

— Ils s'arrêtent à la porte.... Entendez-vous leurs cris?.... Fuyez, je vous en supplie..... Je reconnais la voix de Maurice... Il ordonne d'ouvrir la grande porte... Pauline! montre-toi à cette fenêtre; dé-

clare que M. de Lajaunais n'est point ici.

— A quoi bon, Adrienne, répondit mademoiselle de Quercy en pâlissant mortellement; ne vois-tu pas que c'est moi surtout, que menace la fureur implacable de ce barbare? Mais quand je pourrais espérer de le fléchir, je ne voudrais pas lui devoir la vie, ni l'acheter au prix d'un mensonge....

— Ni moi au prix d'une lâcheté, ajouta fièrement Lajaunais.

Adrienne, sans les écouter, s'était approchée de la fenêtre, elle l'ouvrit et s'avança sur le balcon. — Que voulez-vous, citoyens? demanda-t-elle en tremblant.

— Les chouans, les émigrés, crièrent-ils.

— Il n'y a ici que des femmes, répondit-elle; que l'un de vous, que le citoyen Maurice entre seul pour s'en assurer....

— Non, dit le père Lefèvre, c'est un piége, ils l'assassineront. Ils sont là-dedans plus de cent; et les caves de ce repaire

sont pleines de fusils et de barils de poudre. Non; que personne n'entre; que les chouans et les émigrés se rendent et sortent tous, ou nous allons mettre le feu à la maison.

La foule s'émut à ces paroles; elle éclata en cris furibonds.

— Écoutez-moi, mes amis, dit Maurice avec force. Ne déshonorons pas notre cause par des actes de violence. Il s'agit ici de l'exécution d'un ordre donné par les autorités; notre mission se borne à désarmer et à conduire à la maison commune les émigrés et les chouans amnistiés, qu'on accuse d'avoir forfait à l'honneur, en s'armant contre la république, à laquelle ils ont prêté serment. On nous assure que les coupables ne sont point ici, et qu'il ne s'y trouve que des femmes. Ce ne sont pas là les ennemis que nous poursuivons; mais la sûreté publique exige que le fait soit vérifié, je m'en charge. Faites ouvrir la porte,

citoyenne, continua-t-il en s'adressant à madame de Vaufrêne ; j'entrerai seul.

Les clameurs recommencèrent ; et Adrienne s'empressa de quitter le balcon. Tandis qu'elle s'efforçait de nouveau de vaincre l'inflexibilité de Lajaunais et de Pauline, non moins opiniâtre que lui, Maurice contenait dans la rue les transports de la multitude. Elle se composait principalement des bourgeois du club Cartinet, et de fabricants, qui commandaient en maîtres aux ouvriers armés, dont Adrienne s'épouvantait. Les hommes de la société populaire n'étaient pas encore de retour ; et les esprits les plus effervescents se repaissaient de nouvelles sur la place publique. Adrienne, entendant le bruit s'appaiser sensiblement, s'enhardit à faire entr'ouvrir la grande porte, où elle était allée recevoir elle-même Maurice, et qui se referma derrière lui.

— Ils sont ici, Adrienne, lui dit-il

avec véhémence ; j'en suis certain, conduisez-moi vers eux.

— Maurice, répondit-elle en tremblant, modérez-vous ; usez généreusement de la victoire. M. de Lajaunais est seul ici.

— C'est une ame atroce, s'écria le jeune homme en suivant Adrienne qui le conduisait au salon ; mais où se cache ce chef de bandits? n'ose-t-il pas se montrer? je suis seul aussi. Appelez-le ; il faut que je lui parle à l'instant même.

— Me voici, dit-il en s'avançant d'un air assuré, et suivi de Pauline. Me voici, monsieur ; exercez votre indigne ministère ; livrez-moi aux tigres qui brûlent de me déchirer. Mais épargnez mademoiselle de Quercy ; si ce n'est point par un sentiment d'honneur, ayez du moins devant les yeux la crainte des plus terribles représailles, à l'approche de nos vengeurs.

— Vos vengeurs ! répéta Maurice avec un sourire amer. Tenez, continua-t-il en

tirant un papier de son sein, lisez cette lettre qu'on a surprise ce matin sur un de vos hommes. Je ne pouvais me méprendre à l'écriture, c'est celle de madame Renaudot, et le porteur m'a confessé qu'elle vous est adressée. Lisez; vous y verrez la confirmation des nouvelles que vous vous obstinez encore à nier. Vous ne douterez plus alors d'une vérité accablante pour votre parti; c'est que la France entière s'est prononcée contre vous. Les Vendéens divisés entre eux, ne font rien en faveur des Anglais; la Bretagne n'a pas bougé, quoique la république n'eût que très peu de troupes pour la contenir; et Paris ne veut pas de vous. Renoncez donc, monsieur, à ce ton de menace qui, dans l'état actuel de vos affaires, ne serait plus qu'une jactance ridicule.

Lajaunais s'était saisi de la lettre; il pâlissait en la lisant. — Maintenant, monsieur, reprit Maurice, vous êtes convaincu;

pensez-vous encore que la crainte enchaîne mon bras? Mademoiselle de Quercy, pour qui vous m'implorez, ne mérite pas plus de pitié que vous. Tous deux vous avez conspiré contre votre patrie avec les ennemis du dehors, avec les Anglais. Dites à cette demoiselle....

— Je vous entends sans crainte, monsieur, interrompit Pauline. Parlez, annoncez-moi vous même mon arrêt.

— Êtes-vous mademoiselle de Quercy? demanda Maurice étonné à la vue de la belle personne qui s'offrait à ses regards sous ce nom détesté.

Les joues de Pauline étaient vivement colorées, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses cheveux noirs tombaient en boucles ondoyantes sur un col admirable; l'ensemble de cette figure élégante et noble éblouit les regards de Maurice; il détourna brusquement la vue : — Au surplus, continua-t-il d'un ton moins rude, il ne

s'agit pas plus d'arrêt à prononcer contre vous, mademoiselle, que de tigres prêts à déchirer monsieur, selon son expression aussi fausse que passionnée. Cette lettre que je vous ai remise est la seule pièce qui vous accuse l'un et l'autre; brûlez-la. Heureusement pour vous les paysans qui l'ont saisie et ouverte, ne savaient pas lire; moi seul en ai connaissance, et l'émissaire que j'ai fait mettre en liberté, est intéressé à garder le silence. Toutefois, lorsque j'agis ainsi, n'allez pas croire que vos personnes, non plus que votre situation, m'inspirent le moindre intérêt. Non, mademoiselle a toujours été, elle est encore ma plus mortelle ennemie; je ne la puis souffrir. Vous, monsieur, vous avez promis ma tête à l'abbé d'Aurigny....

— C'est une calomnie, interrompit vivement Adrienne; tout à l'heure encore, et quand il croyait n'avoir rien à craindre de vous, monsieur m'a déclaré que le fait est

faux ; il me l'a juré foi de gentilhomme....

— Bonne caution ! observa Maurice d'un air dédaigneux.

— Madame de Vaufrêne, dit Lajaunais indigné, je ne vous ai point autorisée à prendre ma défense ; et je ne veux point m'abaisser à me justifier d'une imputation quelconque, devant qui ose mettre en doute l'honneur d'un gentilhomme.

— Je repousse aussi la pitié de M. Pierret, ajouta Pauline avec fierté ; elle est trop insultante. Qu'il obéisse sans contrainte, à son naturel féroce, et se charge d'un forfait de plus. Le sang innocent retombera sur lui.

— Non, mademoiselle, répliqua Maurice en maîtrisant sa colère impétueuse, non, mon ame n'est point féroce ; et ma vie, grâce au ciel, est exempte des forfaits dont votre aveugle haine ose m'accuser.... Mais que m'importe l'opinion que vous avez de moi ! Je suis venu ici avec le projet

de vous sauver tous deux, et je l'accomplirai malgré vous, malgré le juste ressentiment qui m'anime contre l'un et l'autre et que vous vous plaisez à irriter. Ce projet je l'avais conçu avant de savoir à quel point madame Renaudot pouvait être compromise dans vos complots, et maintenant que je le sais, j'aimerais mieux mourir cent fois du supplice réservé aux traîtres, que de me charger du reproche d'avoir payé ses bienfaits par une noire ingratitude.

Maurice venait de s'approcher de la fenêtre qu'Adrienne avait refermée. Il l'ouvrit, et s'avançant sur le balcon. — Mes amis, dit-il à haute voix, je viens de visiter avec soin toute cette maison; je vous donne l'assurance qu'il ne s'y trouve personne dont la présence puisse être un objet d'inquiétude. — Sur mon honneur, il n'y a point d'armes, lui dit très vite et tout bas Adrienne placée derrière lui; point d'armes ni de munitions....

— Je déclare en outre, ajouta Maurice qu'il n'est point vrai qu'il y ait ici, comme on nous l'avait assuré, des magasins d'armes et des barils de poudre.

— Madame de Vaufrêne, continua-t-il en fermant la fenêtre, je crois à votre honneur; vous n'avez pas abusé de ma position pour me faire déclarer un fait mensonger?

— Non, monsieur, répondit pour elle Lajaunais, dont la parole moins âpre et les yeux mouillés de larmes, trahissaient la vive émotion qu'il s'efforçait de déguiser sous l'apparence d'un froid orgueil, et en affectant la même roideur de maintien. Non; madame de Vaufrêne ne vous a point induit en erreur. Les armes et les munitions que j'avais cachées dans les caves de cet hôtel, ont été distribuées cette nuit à mes hommes. En tout cas je vous répète la déclaration que j'ai déjà faite à M. Cartinet: je n'ai point prêté de serment à la république;

j'aime mieux mourir que de cesser d'être son ennemi ; mais un ennemi loyal.

— A la bonne heure, reprit Maurice calmé. Je vous hais toujours également, mais je ne vous méprise plus.... comme homme du moins ; car en ma qualité d'adversaire, j'ai parlé sincèrement en affirmant que vous n'êtes pas un objet d'inquiétude pour mes concitoyens. Vos songes doivent être évanouis maintenant, monsieur; mais, en vérité, quand il vous plairait de rêver encore, jamais vous, ni les vôtres, vous ne serez à craindre. Adieu.

Il sortit de l'hôtel, et entraîna la foule. Un moment après, le calme le plus profond régnait dans ce quartier peu habité.

— Eh bien ! Pauline, dit Adrienne toute glorieuse ; eh bien ! monsieur, Maurice Pierret vous paraît-il encore si digne de vos mépris?

Pauline baissa les yeux et garda le silence. M. de Lajaunais avait repris lentement sa

promenade à travers le salon, avec son importance accoutumée et toute son orgueilleuse fatuité. — Il a du feu, répondit-il, et paraît tout-à-fait au-dessus de sa classe. Ne dites-vous pas, madame, que ce jeune homme tient à des gens bien nés?

— Il est neveu de messieurs d'Aurigny....

— Ah! ah! ce sont des personnes qui pensent à merveille; et l'abbé s'est fort bien conduit en Bretagne. Mais je lui laverai la tête pour cette lettre imprudente qui nous a déjà fait tant de mal, et qui peut nous devenir encore plus fatale entre les mains de ce vil Cartinet....

— N'en craignez plus rien, monsieur, interrompit Adrienne; la lettre est maintenant au pouvoir de Maurice; et l'usage qu'il a fait de celle de madame Renaudot vous est un sûr garant qu'il n'abusera pas de cet avantage contre vous. Non, Maurice en est incapable, continua-t-elle avec abandon; né d'un mariage réprouvé par sa fa-

mille paternelle, et par suite duquel il fut frappé dès son enfance des coups de la plus cruelle adversité ; élevé par un père naturellement violent, et que le malheur avait aigri, ce jeune homme a une rudesse native que la meilleure éducation aurait difficilement assouplie; et il a été abandonné à lui-même dès l'âge le plus tendre! Faut-il donc s'étonner que le premier coup-d'œil lui soit peu favorable? mais pour qui le connaît un peu, la noblesse de son ame, et son excellent cœur, rachètent tous ses défauts. Non, rien n'est meilleur que Maurice, monsieur; j'ai peu vu le monde, et je ne souhaite pas de le voir davantage, mais je suis bien assurée qu'aucun de ces jeunes gens élégants et polis dont on vante les grâces et les belles manières, n'a l'esprit plus agréable et la conversation plus attachante que Maurice. D'ailleurs....

Les sanglots de mademoiselle de Quercy interrompirent Adrienne : — Qu'as-tu

donc, ma chère amie? lui demanda-t-elle avec un tendre intérêt.

— Peux-tu me faire cette question? répondit-elle en essuyant ses yeux, et ne comprends-tu pas ce que l'éloge d'un pareil homme a d'offensant pour moi ? Que de souvenirs humiliants, que de douleurs déchirantes sa présence ne m'a-t-elle pas rappelés ! quelle fatalité le ramène si souvent à moi depuis quelque temps, et pourquoi faut-il que toi, Adrienne, ma meilleure amie, tu te sois engouée de lui, que tu m'en parles sans cesse ! songe un peu à tout ce qu'il doit m'en coûter aujourd'hui de me voir contrainte par une destinée inévitable, à contracter un devoir de reconnaissance envers le dénonciateur de ma mère ; envers celui dont la fureur appela sur elle d'affreuses persécutions, qui l'ont forcée de s'exiler de sa maison et d'aller mourir misérablement loin de moi !

— Certes, observa Lajaunais, moins que

personne au monde je suis disposé à pardonner jamais de pareils torts ; et l'arrogance de ce jeune sauvage m'a prodigieusement choqué ; toutefois je l'avoue, j'aime le courage qu'il a montré en pénétrant seul dans cette maison où il croyait trouver assemblés une foule d'hommes armés et résolus à mourir plutôt que de se rendre... ou du moins il savait que j'étais, ajouta le gentilhomme en prenant une attitude héroïque. Oui, cette audace est d'une ame au-dessus du commun. A sa place, et envers des gens de son affreuse opinion, je ne sais si j'aurais agi aussi généreusement que lui ; non, je le sens au bouillonnement de mon sang, j'aurais fait tout autrement. mais moins bien, dit-il après un moment d'hésitation. Oui ce jeune homme a du bon; son langage respirait la haine, je n'en suis pas étonné. Ce sentiment très naturel, et qu'il ne s'est pas donné la peine de cacher, relève le prix de son action. Enfin il a mon

secret, ma vie est entre ses mains, et je suis tranquille, parfaitement tranquille...

— Votre sécurité parle plus haut en sa faveur que tous mes éloges, interrompit Adrienne avec enthousiasme. Il ne trahira pas votre noble confiance, monsieur.

— J'y compte, repartit Lajaunais ; et je vais aller donner des ordres pour qu'aucune nouvelle imprudence de mes gens, ne nous fasse perdre le fruit de cette trève inespérée.

— Et moi, s'écria madame de Vaufrêne, je cours retrouver Maurice ; mon cœur éprouve le besoin de lui rendre grâce, de lui dire combien il vient d'acquérir de nouveaux titres à mon estime, à mon admiration.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

		Pages.
Chapitre XXII.	Mauriceavocat.—Il gagne sa première cause. — Grande colère du petit Cartinet	1
XXIII.	Madame de Vaufrêne confidente de Maurice. . .	40
XXIV.	Promenade à la ferme de Thomas Nattier	62
XXV.	Progrès d'une passion naissante.	87
XXVI.	M. de Lajaunais	103
XXVII.	La ferme incendiée	122
XXVIII.	La société populaire.—Le président Mirot	148
XXIX.	Le comité royal.	173
XXX.	Le peuple	186
XXXI.	Retour de Maurice.	213

ROMANS NOUVEAUX.

LA FILLE-MÈRE, par madame Louise Maignaud, auteur de la Femme du monde et la Dévote, avec une préface par l'auteur de l'Ane mort et la Femme guillotinée, 4 vol. in-12. 12 fr.

LE BOURREAU, par Maurice Dufresne, 4 vol. in-12. 12 fr.

LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE, par M. de Castillon, 2 vol. in-12. 6 fr.

LES MARIONNETTES POLITIQUES, Mœurs contemporaines, par M. Touchard-Lafosse, auteur de l'habit de Chambellan, du Lutin, du Précis de l'Histoire de Napoléon, etc., 4 vol. in-12. 12 fr.

L'HOMME BLANC DES ROCHERS, par M. Toulotte, auteur de la Cour et la Ville, Paris et Coblentz; de la Folie par amour; du Dominicain, etc., 4 vol. in-12. 12 fr.

CARAMURU, ou la Découverte de Bahia, par José de Santa Rita Durao, 3 vol. in-12. 9 fr.

PALMERIN D'ANGLETERRE, chronique portugaise du XVI^e^ siècle, par Francisco de Moraes, traduction d'Eugène de Monglave, 4 vol. in-12. 12 fr.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N° 78.